

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Égypte)

SOMMAIRE

	Pages.
GABRIEL BOUNOURE..... Destin et poésie chez Mallarmé.....	103
HENRI EL-KAYEM..... Essai sur l'œuvre de Mahmoud Saïd.....	112
JAMES ELROY FLECKER... Hassan.....	118
MOËNIS C. TAHA-HUSSEIN. Poètes égyptiens de langue française.....	165
CAPITAINE G..... Un témoignage.....	177
MAHMOUD TEYMOUR..... Chagrin intime.....	190
JEAN DUPERTUIS..... «Iglous» de neige.....	201



ÉGYPTÉ : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- PASQUIER. — Les Étapes.
— Le traité de Versailles.
- LE TOURNEUX. — L'Anglais ultra-rapide.
— Correspondance français-anglais.
- MARITAIN. — Témoignage sur la situation en France.
- G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.
— Positions.
- DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
- JULIEN GREEN. — Souvenirs littéraires.
- SIMON. — La grande crise française.
- Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
- JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
- Madame MARITAIN. — La conscience morale et l'état de nature.
- LOUIS VERNEUIL. — La vie merveilleuse de Sarah Bernhardt.
- RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
- JEAN GAULMIER. — A la manière de... 1942.
- PHILIPPE BARRES. — Charles de Gaulle.
- RENÉ SCHWOB. — Cinq mystères.
- LÉGENDE. — Éléments de géométrie.
- HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
- F. MAURIAC. — La Pharisiennne.
- ANDRÉ MAUROIS. — Pages d'Album.
Initiation à la Musique.
- JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
- CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
- GRIGNON. — Un homme et son péché.
— Figures françaises.
- MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
- LEOLIT. — La croix païenne.
- KING. — Le Canada et la guerre.
- PELADEAU. — On disait en France.
- J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
- PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
- ROBERT BRASILLACH. — Les Sept couleurs.
- H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
- Mgr. CHADIER. — La vie de l'esprit au Canada.
- FRANCŒUR. — Littérature à la manière de ...
- SECRÉTAIRE. — Péguy, soldat de la liberté.
- A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites.
Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
- JEAN MERRIEN. — Marines.
- ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
- ROGER VERCEL. — La clandestine.
- HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
- TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
Nouveau Dictionnaire Français-Anglais.
- VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : **HACHETTE (AU PYPYRUS)**

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

40, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

**—
PORT-SAÏD**

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTE
les plus petites donations sont utiles

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE

DES TABACS ET TOMBACS

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

DESTIN ET POÉSIE CHEZ MALLARMÉ.

Il n'est point d'autre sujet, sachez bien, l'antagonisme de rêve chez l'homme avec les fatalités à son existence départies par le malheur.

(*Divagations.*)

La poésie a occupé la vie de Mallarmé si souverainement qu'elle abolit, en l'image vraie où ce poète se survit pour les hommes, tout accessoire, tout accident, tout décor d'époque. Il n'est pas jusqu'aux espèces de l'individu qui ne paraissent, s'agissant de ce « cas littéraire absolu », fortuites et surajoutées. Cette apparence de personnage social dont on parle ne semble lui avoir été infligée que pour mieux masquer l'incubation intérieure, la prérogative de magie, l'opération sublime. Vraiment l'ennui mesquin et les médiocrités de cette existence, les larves rencontrées et les farceurs subis dans le métier le plus déprimant qui soit pour un homme fier et nerveux, les soucis et la gêne, l'obsession des fins de mois, tous ces faits ne doivent être évoqués que dans une allusion rapide et générale. Rappelés indiscrètement par l'effet de ces curiosités de biographes qui se donnent le triomphe d'humilier l'essence du génie par les traits de l'homme empirique et la banalité des circonstances, ces détails, non seulement seraient pleins d'offense et blasphématoires, mais ne serviraient à rien pour comprendre l'altière figure. A rien, sinon par le refus dont ils furent enveloppés et par la volonté de revanche dans l'absolu qu'ils suscitèrent. Un homme si pur, il est bien certain,

d'autre part, qu'on ne saurait s'en faire idole sans manquer à quelque délicatesse. Et pourtant si l'on veut en parler avec justesse, l'essentiel me paraît être de conserver l'ambiance de « songe vierge » et de miracle spirituel que dégage ce créateur enveloppé de son propre mystère. Il suffira donc de remémorer la petite chambre de Tournon où durant trois hivers le poète vécut avec Hérodiade, la cellule dans la « vieille ville espagnole » ou dans la Cité des Papes, ou bien encore les soirées rue de Rome, quand le maître, ses épaules frileuses couvertes d'un plaid d'exilé, donnait à ses visiteurs émerveillés le spectacle d'un initié connaissant les lois suivant lesquelles la faculté poétique peut réaliser la conquête de l'absolu. Quand un poète a nié son propre destin et a fait passer tout son être sur le plan d'une existence idéale, la critique ne doit point chercher la vérité vraie de ce poète dans les événements de sa vie, mais dans la négation dont il les frappe. Les faits n'ont d'intérêt que par les compensations transcendantes dont ils éveillent le besoin. Dès lors la prétériton s'impose. Et si nous visitons l'intérieur du modeste professeur, ce ne sera point par un désir de curiosité et de reportage, mais afin de comprendre quelle apparence de reps, de miroir dédoré, de pendule de Saxe et de meubles provinciaux peut prendre le Château de la Pureté, résidence d'un Héros qui veut magnifier le discours et le vers français en la fonction suprême de la Spiritualité créatrice.

Le paradoxe de sa vie, Mallarmé en eut la plus nette conscience. Cet ouvrier de nos lettres, si effacé et si modeste, de modestie bourgeoise française, est hanté d'un dessein si haut et si universel qu'il se sent fils de roi rien qu'à le concevoir. Il se voit, aux confins des légendes et de l'histoire comme un personnage seigneurial rêvant d'un engin magique qui soit l'instrument de l'esprit premier. Il a été obsédé par la figure de Louis II, le « Rêveur-Roi » et par le fantôme d'Hamlet. Le poète d'*Igitur*, à la fois séduit et choqué par les façons altières

et théâtrales de Jean-Marie-Mathias Philippe Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, veut être lui-même en secret l'authentique exemplaire de l'Homme princier à qui le sort assigne le soin de l'œuvre suprême et à qui seront données les Fêtes. Il s'est connu comme Héros et le dit. Mais un héros sans destin ou qui construit sa grandeur en marge d'un destin dérisoire tenu pour nul. Voilà ce que le rêve nourrit sous les dehors d'une vie si digne et si cachée. Aucune existence n'a mieux dissocié l'idée de Héros et le fait du destin. Le héros, pourtant, est celui que le destin réalise. Mais plus qu'aucun de ceux qui ont eu vocation de poésie, Mallarmé a refusé le hasard et a voulu se réaliser uniquement comme une force quasi impersonnelle du monde idéal. De là, le risque de trahison qu'offrirait la relation biographique si l'on se détournait là-dessus du seul élément essentiel. Dans une sorte de nostalgie d'angélisme, ce sylphe laisse tomber (et nous défend de ramasser) toutes les feuilles mortes et vaines d'anecdotes et de récits pour s'envoler nu avec les attributs du séraphin. Il s'est fait destin de quitter le destin, pour tenter la grande aventure blanche de la poésie pure.

*
* *

Il est infiniment loin des Latins, aux antipodes, des hommes de la Méditerranée toujours tentés de mélanger poésie et destin comme on le voit par la vie de Gabriele d'Annunzio. Mais lui, tout nordique, disciple de Poë et des Anglais, a rendez-vous sur la terrasse d'Elseneur avec des fantômes qui entrent dans sa vie par le nœud de Drames très abstraits.

Il se retire, il disparaît presque dans un milieu nul. Il y a chez lui, comme suite de son indépendance à l'égard des hommes et de l'événement, un sentiment de retenue et de discrétion infinies. Tout le rétracte et tout le blesse. Il est toujours occupé de sauvegarder son univers personnel menacé

des intrusions d'autrui ou des injures sociales. Il a révélé ainsi une nouvelle sensibilité magnétique et extra lucide, inventé une nouvelle intimité de la poésie. La poésie est la forme séductrice et magique du langage. Mais il n'y a de séduction et de magie possible que par une approche tacite, une insinuation délicate qui touche l'âme en sa dernière réserve, où l'esprit du cœur est atteint, qui décide l'essence à produire sa manifestation. De là, chez Mallarmé, cette politesse à la chinoise, cet emploi exquis des mots, cette pudeur et ce goût de l'ellipse, ce choix du terme allusif et indirect, ces procédés d'expression si savants et si près du silence qui préfèrent présenter des objets le blanc que laisse leur absence, leur place vide, le lieu de leur évanouissement. Poésie de la vie intérieure qui commence par irréaliser le monde sensible afin que l'idée se mette à vivre et à rayonner, afin que soit platoniquement révélé « le pur de nous-mêmes, par nous porté, toujours, prêt à jaillir à l'occasion qui dans l'existence ou hors de l'art fait toujours défaut ».

*
* *

« Je suis le malade des bruits », dit-il en ses *Divagations*. Ce n'est pas assez dire : il est le malade du présent, le malade du fini, le malade de l'actuel, le malade du contingent, le malade du réel. Il sent maladivement tout ce qu'il y a d'outrageant dans notre destin, dans notre condition bornée et manquée. Comment s'en guérir ? En contractant « la maladie de l'idéalité ». Pour cet homme fragile et calfeutré, frissonnant au moindre courant d'air, il n'y a d'existence vraie et de santé possible que dans la vie non vécue. Il se fait vie de ne pas vivre. Plutôt mettre le vide partout que d'être séduit aux aspects cruels et vils de l'illusion. Mallarmé a connu par Cazalis la vacuité bouddhique. Il ne dirait pas comme Rimbaud : la vraie vie est absente. Sa maxime serait : la vraie vie est absence.

« Mon esprit, ce solitaire habituel de sa propre pureté

ainsi s'exprime-t-il dans une lettre écrite de Besançon en 1867 et il ajoute : « Je viens de passer une année effrayante : ma pensée s'est pensée et est arrivée à une conception pure. » La conscience à son point le plus haut de concentration et de lucidité devient le Héros de Mallarmé. Une suprême abstraction est la condition et le résultat de cet excès de conscience où le Moi se supprime au profit du Soi. Narcissisme hyperbolique où l'extériorité est abolie, où l'intériorité s'exhale pour elle-même, virginale et glacée. Comment un poète peut-il rester poète dans ces conditions et ne pas devenir un pur spirituel ? Monsieur Gœthe ne l'aurait pas cru possible, lui qui écrivait que le secret de sa santé était de n'avoir jamais pensé sur la pensée (1). Mallarmé, tout au contraire, se réfugie dans la pensée. Mais en lui, cette hyperconscience garde le privilège de la productivité poétique. De cette pensée de pensée, avec son risque d'impuissance, il a su faire poésie. Comme *infirmor, tunc potens sum*. Dans l'âme « vacante de parole » par débauche réflexive s'élèvera le sortilège de l'hymne essentiel.

Le passage du Soi transcendant à la parole est le problème fondamental du mallarmisme, celui auquel le poète dès 1867 a consacré sa vie.

Pour cet homme sédentaire et plein de songe, il n'est point de matière, donc point de présent. L'espace et le temps sont évanouis. Tout le réel s'absorbe dans le néant du rêve. Mais il sait retrouver par delà l'excès de conscience le pouvoir de l'imagination. Sa merveilleuse intelligence a eu le sentiment

(1) « *Wie hast du denn so weit gebracht ?
Sie sagen, du habest es gut vollbracht ! »
Mein Kind ! ich hab es Klug gemacht :
Ich habe nie über das Denken gedacht.*

« Comment donc as-tu poussé si loin ton ouvrage ? Ils disent que tu l'as accompli à la perfection ! — Mon enfant, j'ai pris une bonne précaution : je n'ai jamais pensé sur la pensée. »

de la magie primitive incorporée aux mots et de la sorte d'existence que postule l'Idée. D'autre part, il est hanté de théâtre, obsédé par l'art wagnérien, total, magnifique, omnipotent. Il se rend compte que tout poème est événement, est joué sur quelque scène, fût-elle purement intellectuelle ou spirituelle. L'œuvre la plus solitaire exige le théâtre intérieur où se joue le destin du Moi et du Soi (1). Le poème a lieu (sans avoir lieu) dans un espace mental où son auteur, le Héros et le Seigneur de la Pureté joue, pour le spectateur en qui il se dédouble, la réalisation de son Rêve. L'extériorité s'est alors résorbée dans la Pensée, et, soumise à elle, participante de ses modes, elle se retrouve, transformée en présence et urgence de Beauté, dans le poème parfait. L'Idée n'est plus un produit de la connaissance, appréhendé par l'intellect et la faculté logicienne, mais elle est connaissance elle-même et vivante comme l'être spirituel. Tel est le mélange d'abstraction et de sortilège, l'acte métaphysique et magique par lequel le yoghi de la rue de Rome dégage en lui la vie absolue du Soi et en produit, comme une fête, les actualisations triomphales.

*
* *

Pour Mallarmé l'Acte *joue* l'Essence. Joue au sens de l'acteur et au sens du joueur. Sur le théâtre de la Conscience, l'âme vacante, l'âme absolue lance les dés.

Le passage à la parole, partir de l'Infini du silence, comme les prestiges sortent du fond de l'Imagination, c'est l'acteur qui s'avance sur la scène et profère les mots qui font vivre l'œuvre. Le poète est un acteur qui joue son destin vrai.

(1) D'Hérodiade, cette « œuvre solitaire », il écrit à Cazalis en juin 1865 : « Je fais ce poème absolument scénique, non possible au théâtre, mais exigeant le théâtre. »

*
* *

Mallarmé, prince de l'esprit, enfermé dans un destin médiocre ne cesse de revenir à l'idée du hasard. Le hasard est le monde sans mythe et sans poésie, l'ordre sans pensée mais qui reçoit une sorte de sens humain parce qu'il nous domine et fait injure à notre attente, à notre sentiment, à notre essence. L'ordre inhumain paraît ainsi assumer un caractère cruellement humain, comme si ce non-être prenait absurdement figure d'être. Comme si en nous annihilant il attestait encore l'esprit. Ce *comme si* est un des thèmes du « Coup de dés ».

L'Univers devrait être et rester une métaphore. Mais il se refuse à signifier et nous écrase. Le hasard est un signe dérisoire du Rien, un signe qui ne signifie pas. Il faudrait donc l'abolir. Du même coup serait éliminé le Destin, c'est-à-dire ce que le Hasard a d'outrageant pour l'Homme, faisant dépendre sa pensée et son être tout entier d'aveugles coïncidences. Le hasard doit être aboli au profit de la combinaison concertée par l'esprit, au profit de la figure qui, réalisée, permettra de lever les mises en gagnant la partie. « Toute pensée émet un coup de dés. » L'expérience du vers où la pensée tente la chance de la Beauté et où un principe organisateur abstrait commande les atomes verbaux et les molécules de signification suggère le pouvoir d'une forme vide qui s'imposerait du dedans à la nature et ferait surgir un nouvel univers. Le poète lance un ultimatum au miracle.

*
* *

La conscience voudrait triompher du hasard. Mais c'est le hasard, sans doute, qui triomphe d'elle. « Excepté à l'altitude peut-être aussi loin qu'un endroit fusionne avec au-delà. » Le

plus intense effort de pensée ne permet point à Mallarmé de dépasser cette ambiguïté.

La conscience possède un grand pouvoir, celui de transformer l'univers en universelle absence. La mer, péremptoire comme la matière et le fait, cuve de hasards désastreux, vacarme de naufrages, manque de cette goutte de néant que la conscience garde dans un flacon précieux, au cœur de la chambre la plus retirée, dans le château d'Igitur. La conscience est la faculté qui néantise et cet attribut pourrait peut-être balancer l'énormité de la mer. Mais le Héros s'éprouve irrémédiablement isolé dans son absolu. Alors il boit la goutte de néant et rejoint les cendres de ses ancêtres en accomplissant le second naufrage de la Réalité.

Igitur est le poème amer des nuits vertigineuses de Mallarmé dans le silence d'Avignon. Au milieu du vide et de la plénitude des ténèbres, il adresse au destin des assignations. Les yeux fixés sur le cadran, il attend dans la chambre où le balancier scande la vacuité du Temps « l'occasion prodigieuse », l'art comme événement et comme vérité. Mais son imagination n'a pu assez incorporer à la poésie pure (qui est subjectivité) « le théâtre inhérent à l'esprit », faire tenir le monde dans une « représentation » invisible. Là où Wagner échoue par énorme matérialité, lui échoue par irréalité et raréfaction. Et pourtant l'échec de l'imagination reste ambigu comme restait ambigu le triomphe de la conscience. L'art savant et total qu'il a rêvé est un naufrage, mais peut être réussite au moment même où tout sombre. La conscience au moment où elle devient absolue est identique à la fois à l'Être et au Non-Être, elle est à la fois la Nuit et la Blancheur parfaite ; elle est symbolisée à la fois par la page blanche où s'inscrit le vierge poème et par le velours nocturne portant la figure des constellations. Quand le naufrage du Coup de Dés est accompli, se met à palpiter la plume virginale, — double allusion à l'élément d'un plumage et à l'instrument de l'écrivain, — sym-

bole qui porte les caractères de la pensée et du vol. La « plume solitaire éperdue » tombe métaphysiquement vers « l'inférieur clapotis », comme celle de l'ange dans le poème moral de Victor Hugo, mais non sans quelque liaison avec le signe numérique là-haut d'une Constellation, Feux liturgiquement allumés comme pour un sacre. Ainsi la poésie est peut-être l'extrême sortilège qui unira la blancheur et la nuit, le destin et la conscience, conciliera l'échec et le triomphe et réalisera l'identité de l'absolu et de l'infini.

Gabriel BOUNOURE.

ESSAI SUR L'ŒUVRE DE MAHMOUD SAÏD.

Je préfère parler au nom du sentiment.

C. BAUDELAIRE (Salon 1855).

Nous ne croyons pas qu'il soit exagéré d'écrire que l'exposition (1) Mahmoud Saïd est l'événement artistique le plus important de ces dernières années. A vouloir situer l'œuvre de ce peintre dans l'histoire de l'art égyptien, on se trouve contraint à la considérer comme une nouvelle venue, comme une manifestation d'essence absolument originale, dont l'inspiration n'est conforme à aucune tradition et qui puise son aliment dans une vision d'un monde que l'âme de l'homme, depuis quelques siècles, avait délaissé.

Au commencement de la peinture égyptienne, dira-t-on plus tard, il y eut Mahmoud Saïd. Mais son aventure ne fut pas aussi simple qu'elle nous apparaît, et c'est à travers et grâce à un certain nombre d'essais, de renoncements, que le peintre prit son élan, qui le maintient désormais dans son monde personnel. Depuis *Mon oncle Moharram*, toile qui date de 1918, jusqu'au portrait de *Fausta Terni*, le chemin parcouru est immense. Rien dans le premier tableau ne présage de l'avenir du peintre, de son génie de l'analyse, de son démon. Mais l'ambition de Mahmoud Saïd se révélait dans son insatisfaction devant l'œuvre achevée, et d'instinct l'éloi-

(1) La rétrospective du peintre Mahmoud Saïd eut lieu à l'Atelier d'Alexandrie, en mars 1942.

gnait d'elle. Seuls, dit Keyserling, ceux qui se sentent insuffisants deviennent féconds. A l'égard de l'imparfait, l'être riche réagit par un renouvellement de l'inspiration, par un plus haut pouvoir de pénétration, par l'élaboration d'énergies nouvelles. Et peu importe si les premiers pas sont incertains, témoins le portrait de l'*Osta Farag* (1921), imagerie à effet facile, et le portrait du peintre *Commène*, péché de jeunesse où le désir d'originalité prime toute autre tendance. (Avant de faire époque, le peintre est de son époque et la touche parce qu'elle a d'artificiel.)

Puis, c'est la plongée dans le primitif, avec, il faut le dire, très peu de conviction et beaucoup de style. Mahmoud Saïd est alors à sa période de dépouillement, car c'est là le secret de la richesse. Ce besoin de revivre les expériences des autres, cette gestation de l'art n'est possible que dans ce rapprochement avec des tempéraments non intellectualisés. Le problème pour le primitif n'est pas la conquête de la forme, mais au contraire la renonciation à la forme, pour une ordonnance spectaculaire des personnages et de la couleur. *Le Chapeau de paille* (1925), *la Mise au tombeau* (1926), *l'Âne* (1927), *le Saint Georges* (1928), sont le bain de primitivisme que Mahmoud Saïd s'offre à l'orée de son œuvre principale, et peut-être une tendance profonde, une lame de fond dont l'artiste n'est pas tout à fait maître, qui existe en lui et qui nécessite une réalisation. La réapparition de ce primitivisme ne se fera plus tard que dans certains détails de ses grandes toiles, comme si Mahmoud Saïd n'y avait pas tout à fait renoncé. Les ânes auront toujours leurs grands airs tristes et seront davantage des jouets d'enfants que des bêtes de somme ; les chats traîneront avec eux une douceur de mouton ; les colombes seront taillées dans une matière inanimée. Toute l'ironie de l'artiste, de l'homme, se concentrera sur ces animaux à l'espèce mystérieuse, faisant partie de sa mythologie et de son univers propre.

A partir de 1927, mais avec quelques retours en arrière : les *Derviches Tourneurs* et *Saint Georges*, Mahmoud Saïd perd de plus en plus de vue la fantasmagorie orientale et cette poésie facile de l'extraordinaire, pour pénétrer dans un espace proprement vital où se déroule l'existence de formes dont il a senti en lui l'énorme poids, informulé depuis tellement de siècles. La *Négresse à la fenêtre* (1927) est une *Haguer* (1921) perfectionnée, rendue avec l'expérience de six années, six années les plus effervescentes que la terre ait connues depuis quelques générations. (La littérature qui battait son plein à cette époque, envahissant musique, peinture et philosophie, ne trouve en notre artiste aucun écho. Car il est alors résolu à n'accorder aucune concession aux divers mouvements qui le sollicitent.) La *Femme aux gargoulettes* (1930) baigne dans la même lumière que la précédente, mais la luminosité part du dedans et l'effet est déjà magnifique. En l'année 1930, le peintre a trouvé l'essentiel de sa vision. Avec la *Femme aux gargoulettes*, il aborde définitivement ce réel dont il a décidé de nous révéler les secrètes beautés. Dix ans après, et c'est encore la même femme, *Femme à la fenêtre* (1940) mais la lumière s'est intensifiée, les formes ont pris plus de volume, plus de grâce, la couleur s'est approfondie, l'harmonie est atteinte par les moyens les plus simples. Le génie de Mahmoud Saïd est là, indéniable et lucide.

Mais ne brûlons pas les étapes. Chacune a son sens et son importance. Le peintre, avec une très sympathique franchise, tient à ne renier aucune de ses œuvres. « Les milliers de mondes à l'intérieur du monde de l'homme », le fleuve immense de la sensualité et du sentiment, les trésors d'émerveillement des yeux, toute cette vie intérieure à la fois poétique, physiologique et mystique, l'artiste se doit d'y faire participer son œuvre. L'*Invitation au voyage* (1932), la *Femme aux boucles d'or* (1933), ont la déformation et le caractère

impérieux de certains rêves qui seraient eux-mêmes, dit la psychologie freudienne, la réalisation de nos désirs. Dans ces dernières toiles, on ne peut s'empêcher d'admirer la matière picturale, mais on s'étonne aussi de la complaisance avec laquelle tant de choses, qui devraient être chuchotées, sont dites.

Avec le même esprit, mais une volonté d'art soutenue et un abandon quasi total de tout expressionnisme, Mahmoud Saïd peint les *Baigneuses* (1934), pièce de grande envergure, créant un style et une époque dans l'histoire de l'art en Égypte. Un équilibre plastique nouveau est dans ces trois femmes qui se fuient mais qui ont une *idée* commune. On est loin de la sensualité et pourtant les volumes, la couleur, la résistance de la matière, créent un lyrisme à la fois contenu et intense, un art qui n'a pas eu encore d'exemple.

Les *Belles de Bahari* (1935), toile dont nous entrevoyons difficilement l'esthétique propre, se situe dans la ligne du tempérament du peintre, mais qu'il n'a pas su dissocier de son plaisir personnel. Il faut pourtant l'admettre telle qu'elle est pour que rien ne nous échappe.

Un des sommets de l'art de Mahmoud Saïd où lyrisme, beauté et ferveur apparaissent dans leur maximum de vigueur est cette *Négresse au fond rouge* (1936), figée comme l'*Olympia* de Manet, plus mystérieusement allongée dans une vie de passion, aussi baudelairienne que la plus belle poésie de Baudelaire, émanation pure de la magie de l'amour et de l'admiration.

Par d'autres voies, comme si le peintre avait décidé de ne pas se répéter, comme si son élan le portait vers cet univers encore inexploré et dont il fallait à tout prix extraire tout le sens plastique et mystérieux, il nous donne le *Zikr* (1936), composition parfaite où le rythme nous emporte dans un monde intérieur, celui de Mahmoud Saïd, de l'Égypte, de l'Islam. Plus artificielle est la composition du *Zar nègre* (1939),

mais quel déchaînement, quels bouleversements, quelle irruption des forces ténébreuses d'un inconscient primitif !

Dans ses portraits, Mahmoud Saïd nous apparaît comme un homme de la Renaissance, parti, non plus à la recherche d'une fantasmagorie picturale, mais des formes et de leur support spirituel : le caractère. Il faut une grande maîtrise et une communication parfaite avec l'âme du modèle, pour arriver à la traduction d'une présence, et ce qu'elle a d'unique et d'irremplaçable. Chaque portrait doit être, avant tout, cela. Tel le portrait de *Fausta Terni Cialente* (1937), la plus parfaite réussite de cet art qui sait se dépouiller en temps utile, pour exprimer la vérité authentique d'une personnalité. Le lyrisme apparaît davantage dans les portraits d'*Angelopoulo* (1934), de *Nadia en rose* (1936, de *Marie Cavadia* (1938), tant à cause d'une plus grande participation de la valeur « couleur », que par un accent particulier de l'expression des personnages. Ils n'en sont pas moins des témoignages très purs d'un talent génial.

Dire que la peinture de Mahmoud Saïd est égyptienne, comme l'ont répété de nombreux critiques d'art, c'est vouloir l'incorporer dans une tradition qui n'a pas historiquement existé, c'est la réduire à une œuvre dont le cadre est restreint et, pour ainsi dire, provincial. Depuis le XIX^e siècle, ces catégories faciles et inutiles ne servent plus à caractériser un art : Delacroix est-il un peintre algérien ou parisien, Whistler un américain ou un français, Picasso un espagnol ou un européen, Gauguin un haïtien ou un breton, voilà des questions qui n'ont plus de raison d'être. Que Mahmoud Saïd peigne la *Négresse au fond rouge*, les *Baigneuses*, ou le portrait de *Fausta Terni Cialente*, ce qui nous intéresse, c'est l'attitude fondamentalement classique du peintre vis-à-vis de sujets qui dépassent à la fois l'Égypte et l'Orient. Qu'une grande partie de ses toiles emprunte au monde qui l'entoure leurs sujets, cela ne signifie pas que Saïd soit un peintre égyptien, « dans

le sens le plus précis que l'on puisse donner à ce mot», comme l'écrivait encore récemment le poète Ahmed Rassim. Sa tradition à lui, c'est les Italiens, les Flamands, Cézanne et Baudelaire. Son intention : magnifier la vie, la poésie d'un visage ou d'une atmosphère, en un mot, créer grâce à la couleur et à la forme, un nouveau traité de la présence humaine.

Henri EL-KAYEM.

HASSAN

pièce en cinq actes (1)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Jardin du Palais du Calife, en face d'un pavillon. Le CALIFE; HASSAN, en de beaux vêtements, une épée d'honneur à son côté.

LE CALIFE

Oui, tout ce que le Chef des Eunuques t'a dit est vrai, mon Hassan. Notre ancien hôte, le Roi des Mendiants, a été capturé alors qu'il se cachait dans la gouttière de son toit. Ce soir, je vais les juger, lui et sa clique, en Divan plénier. Et au Divan tu paraîtras, ô Hassan, vêtu de ta robe de cérémonie, et assis à mon côté droit.

HASSAN

Hélas, ô Splendeur sereine, votre serviteur est un homme à l'origine humble et aux désirs limités. Je voudrais me conformer au précepte du poète ancien :

Va rêvant tout le long du jour, et la nuit repose dormant:
Que le Tigre de l'Ambition ne dévore l'Agneau du Contement.

Je ne suis pas fait pour ouvrir ma bouche dans les divans,

(1) Voir *La Revue du Caire*, avril-mai 1941.

ou pour me pavaner parmi les courtisans en tenues officielles. Sire, dispensez-moi de ces choses. Disposez votre bienveillance autour de moi comme un haut mur d'or, et abritez la vie de votre serviteur du vent des complications.

Mais, au crépuscule, à l'heure où Dieu à travers le ciel disperse des roses, faites-moi appeler alors dans quelque pavillon tranquille, et là, abandonnons-nous à la musique d'Ishak, abandonnons-nous aux chants d'Ishak, jusqu'à oublier que vous êtes le Seigneur du Monde, et que je suis un vil artisan, jusqu'à ce que nous déchiffrions le langage des êtres privés de vie, et connaissions ce que les mottes de terre dans les jardins racontent aux racines des arbres.

LE CALIFE

N'ayez pas peur. Vous habiterez la place que je vous assignerai dans une paix que rien ne troublera, et vous méditez à loisir jusqu'à ce que votre barbe prenne racine dans le sol, et que vous soyez devenu plus sage que Platon. Néanmoins dans le cas présent vous êtes un témoin et devez paraître au Divan, ne serait-ce que pour cette seule fois. Et vous m'appellerez Émir des Croyants, Redresseur des Torts, Reflet de Dieu sur Terre, et Paon de l'Univers. Mais, dans ce jardin, vous êtes Hassan, et je suis votre ami Haroun et vous devez vous adresser à moi comme un ami à un ami.

HASSAN, baisant la main du Calife

O maître, vous parlez avec bonté, mais je dois vous craindre d'autant plus.

LE CALIFE

Mais pourquoi? Je ne suis qu'un homme bienveillant. J'aime la sincérité chez les hommes autant que j'aime la simplicité dans mon palais. Là vous avez vu des planchers garnis d'un seul tapis — mais ce tapis chatoyant comme une prairie.

Vous avez vu des murs avec un seul rideau — mais ce rideau pareil à un coucher de soleil sur la mer. Vous avez vu des salles blanches, toutes en marbre nu — mais elles attendent la venue de mes courtisans tous vêtus comme des fleurs. Si donc j'évite la complication en matière de planchers et de murs, ne serai-je pas simple dans les choses du cœur et de l'âme? Ne serai-je pas, Hassan, tout juste votre ami?

HASSAN

Maître, je trouve votre amitié pareille à votre palais, ajoutant le charme de la beauté à l'enchantement de la surprise. Comme vous le savez, je ne suis qu'un homme des rues de Bagdad, et là les gens disent : « Le Palais du Calife, Mashallah ! Les murs en sont vêtus d'or et les plafonds plaqués d'argent, et les urinoirs y sont bordés de turquoises. » Et, écoutant les gens dire ceci, maintes fois le confiseur Hassan a tapoté le menton de Hassan le confiseur, disant : « O Hassan, ton arrière-boutique est moins laide que ça, avec son chaudron pour cuire le sucre, et un bon tapis de Bokhara pendu au mur. Et douze mois durant j'ai travaillé près de ce chaudron, faisant cuire le sucre, afin de pouvoir acheter ce tapis. »

LE CALIFE

Quel homme vous êtes en matière de poésie et de tapis ! Quand vous posez le pied sur un tapis, vous jetez vos yeux à terre comme pour en ravir le dessin ; et quand vous entendez un chant, vous levez vos yeux au ciel comme pour en ravir la musique. Qui a jamais vu un confiseur pareil à celui-ci ? Où avez-vous appris la poésie, Hassan de mon cœur ?

HASSAN

Dans cette grande école : le marché de Bagdad. Pour vous, Maître du Monde, la poésie est un divertissement de prince : mais pour nous c'était une délivrance de l'enfer. Allah fit de

la poésie une chose peu coûteuse à acheter et peu malaisée à comprendre. Il donna des rêves aux hommes pendant la nuit, afin qu'ils puissent apprendre à rêver pendant le jour. Les gens qui travaillent dur ont un besoin particulier de ces rêves. Toute la ville de Bagdad est passionnée de poésie, ô Maître. Ne savez-vous pas quelles foules compactes s'assemblent pour écouter l'épopée d'Antar chantée dans les rues au soir ? J'ai vu des savetiers pleurer, et des bouchers ensevelir dans leurs mains leurs grandes faces !

LE CALIFE

Par Éblis et les Puissances de l'Enfer, ne connaîtrais-je pas cela, et ignorerais-je que là gît le secret de la force de l'Islam ? Ce n'est que dans les poèmes et dans les contes que vivra la mémoire éternelle de cette Cité, quand je serai poussière et quand tu seras poussière, quand le Bédouin bâtira sa hutte sur mon jardin, et quand le paysan conduira sa charrue au-dessus des ruines de mon palais, et que tout Bagdad sera réduit en poudre. Ah, s'il se lève jamais une nation de qui le peuple aura oublié la poésie, ou de qui les poètes auront oublié le peuple, quand même ils enverraient leurs navires au large de Taprobane et leurs armées à travers les montagnes de l'Hindoustan, quand même leur capitale serait plus vaste que la Babylone de jadis, quand même ils creuseraient des lieues sous terre, ou monteraient sur des ailes jusqu'aux étoiles, — qu'en sera-t-il d'eux ?

HASSAN

Ils ne seront qu'un obscur ravaudage sous la trame du Monde.

LE CALIFE

Bien dit. Par votre bonne fortune vous avez sauvé la vie du Calife, ô Hassan ; mais par vos propos vous avez gagné

l'amitié de Haroun. En vérité — mais que regardez-vous ainsi comme frappé d'enchantement ?

HASSAN

Quelle fontaine admirable, avec le dauphin d'argent et l'adolescent nu !

LE CALIFE

Un Grec de Constantinople l'a construite, qui vint ici voyageant aux jours de feu mon père, le Calife El-Mahdi (puisse la terre être douce à son corps, et le Paradis rafraîchissant à son âme !) Il présenta cette fontaine à mon père qui en fut exceptionnellement satisfait, et qui demanda au Grec s'il en pouvait réussir d'autres aussi belles. « J'en puis créer cent ! » répliqua l'Infidèle, ravi. Sur quoi mon père cria : « Qu'on empale ce porc ! » Ce qui ayant été fait, la fontaine que voici demeure la plus gracieuse au monde.

HASSAN, avec angoisse

O fontaine, ne laisses-tu jamais courir du sang ?

LE CALIFE

Pourquoi, qu'y a-t-il, Hassan ?

HASSAN

Vous avez relaté une histoire de tyrannie et de mort, ô Maître du Monde.

LE CALIFE, dans un accès de colère violente et soudaine

Accusez-vous mon père de tyrannie, ô drôle ?

HASSAN, se prosternant

Je ne voulais rien dire d'offensant. Ma vie est à vos pieds. Mais vous m'aviez ordonné de vous parler comme à un ami.

LE CALIFE

Non pas même Ishak, non pas Ishak même, qui a été mon ami pendant des années n'oserait s'adresser ainsi à moi. (Éclatant de rire) Lève-toi, Hassan. Ton impudence a un charme monstrueux comme les quartiers-d'arrière d'un éléphant.

HASSAN

Pardonnez-moi. Pardonnez-moi.

LE CALIFE

Je vous pardonne de tout mon cœur, mais, je vous le conseille, parlez en conformité avec votre condition, et de choses que vous comprenez, et ne quittez jamais le Jardin de l'Art pour le Palais de l'Action. Ne vous tracassez pas la tête au sujet de la tyrannie des Princes, de peur de vous enrhummer au Vent des Complications. Tenez-vous-en à votre poésie et à vos tapis, Hassan, et ne vous fourvoyez pas dans la politique, pour laquelle même le marché de Bagdad est une insuffisante école.

HASSAN, tristement

J'écoute et j'obéis.

LE CALIFE

Oubliez ceci à présent. Abandonnez-vous à d'agréables pensées. Avez-vous remarqué le pavillon en face duquel nous avons bavardé si longtemps? C'est votre petite propriété, mon bon Hassan, où vous trouverez abri contre le vent que vous détestez tant, et contre toutes les bises qui glacent ou font du mal.

HASSAN

Ma petite propriété?

LE CALIFE

Je l'ai choisie pour vous, connaissant vos goûts. Ici, dans ce coin écarté du jardin, vous n'entendrez les bruits ni de la rue ni du palais, mais jouirez d'une paix profonde.

HASSAN, avec transport

Mienne, cette petite maison ? Mienne, cette porte embaumée !

LE CALIFE

Frappe et vois. (Hassan tape à la porte, qui s'ouvre et laisse apparaître l'Aulne, le Saule, le Genièvre, le Tamaris, ce dernier, le plus jeune, avec quelque chose du museau et de la voix d'une souris.)

L'AULNE, se prosternant aux pieds du Calife

O Émir des Croyants !

LE SAULE, se prosternant

O Redresseur des Torts !

LE GENIÈVRE, se prosternant

O Reflet de Dieu sur Terre !

LE TAMARIS, se prosternant

O Paon de l'Univers !

L'AULNE, se prosternant aux pieds de Hassan

Maître !

LE SAULE, se prosternant

Maître !

LE GENIÈVRE, se prosternant

Maître !

LE TAMARIS, se prosternant

Maître ! (Ils se placent en travers du seuil, leurs mains dans leurs manches.)

HASSAN

Mais ce sont les esclaves du Roi des Mendiants, qui m'ont baigné, qui m'ont oint, et ont fait revenir dans mes yeux mon âme, qu'une femme en avait failli expulser à jamais.

LE CALIFE

Je les ai sauvés de la ruine de la maison de leur maître, comme le méritaient leurs manières raffinées et parfaites, et je les ai mis à votre disposition, vous sachant à même d'apprécier et d'utiliser leurs services.

HASSAN

Et c'est ainsi que des visages déjà à demi familiers me souhaiteront la bienvenue dans ma maison ! (Il s'agenouille et baise la main du Calife.)

LE CALIFE

Ne dis pas un mot. Car la plume du bonheur a écrit sur ton visage l'ode de la gratitude. (Aux esclaves) Tout est-il prêt ?

L'AULNE, pompeusement

Prêt, ô Jardinier du Val de l'Islam.

LE SAULE

Préparé, ô Lion...

LE CALIFE

Suffit ! Conduisez votre maître dans sa maison, faites-lui voir tout l'intérieur, et qu'il soit servi fidèlement. — Entrez avec eux, Hassan. — Délicieux fut notre entretien, mais Jafar

le Vizir m'aura attendu plus de deux heures !... (Comme Hassan va se prosterner.) Non, c'est ainsi que Haroun prend congé de ses amis. (Il l'embrasse sur les deux joues. — Hassan le regarde s'éloigner jusqu'à ce qu'il soit hors de vue, pensif. Puis il va à la Fontaine et la contemple un moment. Enfin il s'avance lentement vers la porte du pavillon, dont l'Aulne et le Saule tiennent les deux battants ouverts pour lui.)

L'AULNE

Heureuse soit votre entrée !

LE SAULE

Prospère votre séjour !

LE GENIÈVRE

Calmes vos jours !

LE TAMARIS

Et vos nuits de plaisirs peuplées !

SCÈNE II

Un cabinet particulier à l'intérieur du pavillon. Un lit. Ameublement de choix. Une fenêtre ayant vue sur le jardin. Entre Hassan suivi de ses esclaves.

HASSAN

Dans la pièce à côté, donc, je recevrai mes invités. Mais ici, dans cette pièce, — qui ?

L'AULNE

Telles dames, Maître, qu'il vous plaira d'honorer.

HASSAN

Oui, oui. Je dois faire une visite au Marché, et voir.
(Regardant le plancher et sursautant de plaisir.) Wallahi, qu'est-cela ?

LE TAMARIS

Le tapis, Maître.

HASSAN

L'un de ces merveilleux nouveaux tapis d'Ispahan. Une scène de chasse. Le Prince. Sa suite. Des léopards et des cerfs et trois tigres et un éléphant — sa tête seulement. O le surprenant tapis. Et partout de grandes fleurs écarlates, si raides et si belles. O l'exquis tapis. Je n'ai jamais vu une teinte écarlate si brillante... (Avec une véhémence soudaine.) Dites-moi. Vous étiez ses esclaves?...

L'AULNE

Maître?

HASSAN

Bon, bon, nous n'en parlerons pas. Combien cristalline résonne au dehors la rumeur de cette fontaine, avec son frais jaillissement.

L'AULNE

Je vous en prie, Maître... Le Calife disait que vous admireriez particulièrement cette glace, avec son cadre ciselé.

HASSAN, se regardant

Par le Prophète, quel phénix je suis devenu ! Pourvu que je ne trébuche pas sur mon épée !

LE SAULE

Le Calife espère que vous ne manquerez pas de remarquer l'exquise tapisserie qui recouvre ce divan.

LE GENIÈVRE

Le Calife espère que vous admirerez ces nécessaires de toilette en albâtre.

LE TAMARIS

Le Calife espère que vous ferez bon usage de ce très svelte fouet pour notre correction.

HASSAN

Un fouet ? Pour votre correction, ô esclaves de délices ? Suis-je homme à gâter de la bonne pâte d'amandes avec des stries de cochenille ?

L'AULNE

Vous êtes content, ô mon Maître ?

HASSAN

Content ? Regarde cet acacia qui frôle ma fenêtre : une nuit il s'introduira furtivement dans la chambre, et jettera à mes pieds sa floraison couleur de lune... Mais ceci n'est pas un endroit fait pour qu'un homme y vive seul. Sans aucun doute je dois aller rendre visite au Marché. Ils ont des Circassiennes.. J'ai toujours désiré une Circassienne. Je veux qu'elle soit très jeune... Je n'ai pas fini d'inspecter les trésors de cette pièce. Ces trois coffres, que contiennent-ils ?

L'AULNE

Ce coffre, ô Maître, contient vos nouvelles robes. L'une d'entre elles est brodée d'œillets rouges et de campanules d'argent.

HASSAN

Y eut-il jamais générosité pareille à celle-ci ?

LE SAULE

Ce coffre, ô Maître, contient des rideaux, des tentures, et des coussins pour le sofa. Un des coussins est rehaussé de quinze paons.

HASSAN

Quinze paons ! Et tous ces paons restent muets ?

LE GENIÈVRE

Ce coffre, ô Maître, contient de la lingerie neuve pour votre lit. Toute marquée à votre nom.

HASSAN

Marquée à mon nom !... Et qu'as-tu à dire, toi, le Tamaris ?

LE TAMARIS

Ce lit...

HASSAN

Ce lit n'est pas un coffre. Mais sans doute il contient aussi du lin neuf marqué à mon nom.

LE TAMARIS, avec un tremblement dans la voix

Ce lit contient une dame très belle.

HASSAN, sursautant

Quoi ?

LE TAMARIS

Une dame très belle. Elle a dit qu'elle devait vous voir, et m'a donné douze dinars. (Comme Hassan écarte les rideaux du lit...)

YASMIN

Hassan ! (Elle est couverte d'un manteau et porte le voile.)

HASSAN

Cette voix ?...

YASMIN, elle ôte son voile

Hassan !

HASSAN

Toi !

YASMIN

Je suis venue : je me suis cachée : j'ai attendu.

HASSAN

Dans quel but ?

YASMIN

Dans quel but une femme se cache-t-elle dans le lit d'un homme ?

HASSAN, en fureur

Vous avez osé !... Esclaves, restez là ! Allez-vous m'abandonner à présent, imbéciles, vous qui avez laissé cette femme entrer ? (A Yasmin.) Vous avez osé !...

YASMIN

Qu'est-ce donc qu'une belle femme n'ose pas oser ?

HASSAN

Mais votre impudence est vile. Je ne la tolérerai pas. Retournez chez Sélim.

YASMIN

J'ai rompu avec Sélim.

HASSAN

Rompu avec Sélim pour venir à moi ?

YASMIN

Je me suis rendu compte que Sélim était un poltron et un sot. J'ai découvert en vous un homme de valeur et de goût. Comment aurais-je pu m'en douter auparavant ? Mais qu'importe ! Ne suis-je pas blanche autant qu'il faut pour suivre les

caravanes de la Richesse et du Pouvoir. (Découvrant ses bras.) Ceci est-il fait pour Sélim ou cela pour Sélim ?

HASSAN

Retournez chez lui, et taisez-vous. Vous obscurcissez le monde devant mes yeux. Si lui est un poltron et un sot, vous n'êtes qu'une catin. Filez, ou mes esclaves vous feront partir tête première jusqu'au bas de mes marches.

YASMIN

J'ai quitté Sélim parce qu'il s'est avéré être un poltron, un sot, un pauvre homme, et un rien-du-tout. Je suis venue à vous parce que vous êtes riche, célèbre, et homme de goût. Le jour où vous tomberez en disgrâce (puisse ce jour être lointain, ô mon Maître), je vous quitterai sans doute aucun. Jusque-là, vous me trouverez fidèle. Je suis en effet ce que vous dites — mais je vous apporte une belle marchandise.

HASSAN

Je vous remercie, ô trafiquante de votre personne. Je n'achète pas de la chair peinte. Je vous prie de vous trouver un autre marché, et cela le plus tôt possible.

YASMIN, se frottant le visage et se levant légèrement

J'ignorais que j'avais la chair teinte, ô Maître. Mon miroir doit me tromper. Mais toute marchandise devrait être examinée avec soin avant d'assurer qu'elle est de qualité inférieure. Il faut la voir et la toucher. Voulez-vous voir et voulez-vous toucher ?

HASSAN, se reculant

Oh, allez-vous-en, allez-vous-en ! Pourquoi m'avoir poursuivi ? Est-ce pour me jeter mes propres paroles au visage ? Ou

espérez-vous encore une fois vous montrer à moi dans l'étreinte d'un nouveau Sélim vous détaillant pièce à pièce ? En tout cas vous feriez bien d'épargner l'eau du broc. Mon ardeur n'a pas besoin d'être refroidie.

YASMIN, suppliante

Soyez généreux. Il sied d'être généreux à l'ami du Calife. Si j'ai fait souffrir votre jalousie, est-ce que je ne vous offre pas une magnifique revanche ?

HASSAN

Levez-vous, emportez votre pardon, et partez. Dois-je vous le répéter ? Si vous avez besoin d'argent, mes esclaves vous en donneront à la porte.

YASMIN

Vous êtes aussi froid que la glace.

HASSAN

Vous êtes sans vergogne.

YASMIN

Je suis sans fausse honte. Adieu. Je vois que vous n'êtes pas fait pour l'amour.

HASSAN

Adieu. Et ne souillez plus le mot amour avec vos lèvres peintes.

YASMIN, s'attardant à la porte

Pourtant, dans le langage de l'amour, il y a peu de choses que j'ignore. Quand l'oiseau des nuits chante dans les branches de l'arbre qui frémit près de vos fenêtres, et que dans votre chambre les reflets de la lune glissent jusqu'au pied du lit, alors j'aurais pu chanter pour vous un chant plus suave que celui du rossignol, et découvrir pour vous une blancheur d'un argent plus doux que le clair de lune.

HASSAN

Ah... partez !

YASMIN

Parce que j'ai été cruelle, ne pouvais-je être tendre ? Parce que vous pouvez acheter mon corps, pouvez-vous acheter mon âme ? Parce que je suis du peuple, ne sais-je pas moi aussi des chants ? Parce que j'ai péché en compagnie de plusieurs, n'ai-je plus de secrets à communiquer ? — Allez au Marché, ô Hassan, et achetez votre Circassienne. Et un jour vous direz : « Si Yasmin ne m'eût témoigné qu'un feint amour, il aurait eu meilleur goût que la sincérité de cette sottise ! »

HASSAN

Ah... laissez-moi !

YASMIN

Il y a des lis par milliers dans les prairies, il y a des roses par milliers dans les jardins, et chaque fleur est pareille à toutes les autres — mais il n'y a qu'une forme au monde pareille à la mienne. Il n'y a qu'un seul visage au monde où vous trouverez l'arc de *ces* sourcils et l'éclat de *ces* yeux, et un nez disposé juste comme ceci, et des lèvres fendues juste comme cela. Il n'existe point d'autre bras sous le ciel qui possède ici cette courbe, et là cette fossette, et plus haut cette douce et légère frisure dorée. Il y a des séries et des séries de belles jeunes filles dans le harem du Calife, et plusieurs aussi belles que moi, mais il n'en est aucune dont les veines sont ces veines, dont la chair est précisément cette chair, ardente et fraîche, et dont le corps se balance de la même façon que le mien souple et ferme, sur ses talons. (Écartant son manteau.) Voulez-vous voir et voulez-vous toucher ? (S'approchant.) Voulez-vous voir et voulez-vous toucher ? (Mettant son bras autour du cou de Hassan.) Voulez-vous toucher ?

HASSAN, criant en même temps qu'il la repousse

Esclaves, écarter cette femme d'ici !

YASMIN, comme les esclaves la tirent par le dos

Eh, vos esclaves sont brutaux !

HASSAN, aux esclaves

Saisissez-la.

YASMIN

Mais vous devez me laisser partir.

HASSAN

Je ne vous laisserai pas partir.

YASMIN

Allons, je vois que vous n'êtes qu'un compagnon revêche, pour qui le plaisir n'a pas de sens. Je vous délivrerai de moi, puisque je vous suis odieuse. Laissez-moi passer. (Elle tente de s'échapper.)

HASSAN, aux esclaves

Retenez-la ! (L'Aulne et le Saule se saisissent chacun d'un bras. Le Genièvre agrippe les chevilles. Maintenu debout, son manteau tombe. Elle apparaît vêtue d'une veste très courte et de pantalons de soie blanche imprimée de fleurs bleues : sa taille est nue, à la mode persane.)

YASMIN

Ah — qu'allez-vous faire de moi ? Vous m'aviez pardonné.

HASSAN

Je vous ai pardonné vos insultes, et toute cette heure de honte. Et Allah vous pardonnera votre commerce, si Allah veut. Mais vous avez pressé contre le mien votre corps impur — vous avez soufflé votre poison contre ma joue, et enlacé vos serpents autour de ma poitrine. Préparez-vous donc à mourir car il n'est pas convenable, pour le bien des hommes, que vous cheminiez plus longtemps sur les voies de la terre.

YASMIN, épouvantée

A mourir? Que voulez-vous dire? Non, non! Au meurtre, ah!

HASSAN

Entendez-vous la fontaine qui s'écoule — goutte à goutte — goutte à goutte. C'est ainsi que votre sang tombera sur mon tapis, pour y peindre d'autres fleurs rouges.

YASMIN, se reprenant

Vous ne m'effrayez pas.

HASSAN

Escomptez-vous la pitié? J'ai laissé ma pitié avec mes confitures. Tous ces ans écoulés, j'ai été un homme humble, d'aimables et tendres dispositions — telle espèce d'homme que le monde et une femme haïssent. Mais maintenant je ne serai plus jamais la risée de mes congénères. A présent tout Bagdad saura et dira : « Nous prenions Hassan pour un homme doux et un homme bon ; nos enfants volaient ses sucreries, et lui ne faisait rien que tapoter sa barbe ; cependant qu'à un mendiant qu'il connaissait de la veille, il aurait sur-le-champ prêté trois dinars. Et voyez, il est devenu puissant, et,

comme un bûcheron abat un arbre, il a tranché le corps de l'indigne Yasmin, qui lui avait fait du mal. Yallah ! nos genoux plieront quand Hassan passera dans son carosse ! »

Yasmin, raidissez vos nerfs et fermez vos yeux.

YASMIN

Pas avec l'épée, pas avec l'épée !

HASSAN

Laissez-moi goûter l'extase du pouvoir. Laissez-moi boire la plénitude de la vie. Laissez-moi être un de ceux qui dominent parce qu'ils savent passer outre. (Il tire l'épée : Yasmin crie.) Vous êtes Yasmin, la pauvre, la belle, la fière. Je suis Hassan, riche et passionné et fort. Vous m'avez frappé : je vous frapperai : c'est la règle du jeu et c'est l'usage du monde. Est-ce que je vous hais ? Je ne le sais ni ne m'en soucie. Est-ce que je vous aime ? — alors l'amour poussera la lame profondément. Vous êtes la putain la plus prodigieuse du monde, et je m'en vais vous fendre tout net en deux. (Il lève l'épée au-dessus de sa tête.)

YASMIN, avec un cri de terreur et de triomphe

Je ne fermerai pas les yeux. Je vous regarderai en face. Vous n'oserez pas le faire, vos yeux dans mes yeux. (Hassan continue à faire tourner son épée.) Vous n'oserez pas le faire, vos yeux dans mes yeux. (Hassan jette son épée en travers de la pièce et tombe sur le divan, le visage dans ses mains.)

HASSAN

O Hassan le confiseur, tu n'es rien qu'un vieillard et qu'un imbécile ! (Yasmin s'approche de Hassan. Les esclaves disparaissent en silence. Il attire doucement Yasmin vers lui. Avec une tendresse infinie.) Yasmin ! . . .

SCÈNE III

La Grande Salle du Palais. Décor uni de marbre blanc. Ishak, seul, en tenue de Chambellan de la Cour.

Entrent des soldats avec le Capitaine de la Garde et le Préfet de la Police. Les soldats entonnent le

Chant de guerre des Sarrasins

A cheval dès que luit le matin,
Accourant au galop du Destin,
Vos portes nous avons presque atteint :
Pâles rois du Couchant prenez garde.

Nous n'avons pour dormir pas de toit.
Dans la mort nous entrons sans effroi,
Méprisant les cœurs mous dont la foi
Chancelante aux prières s'attarde.

Au matin dans un cri nous levant,
Nous allions par la pluie et le vent,
Bravant le dur soleil, dérivant
Dans la nuit sous la lune blafarde.

Notre lance vaillante abattait
Maint vantard, guérissait quantité
D'ambitieux, les forçant à goûter
Sa médecine amère et sanglante.

Le bouclier aussi haut qu'un rempart,
Miroitant comme un lac sous les dards
Du soleil, n'apportait au couard
Que malheur et que honte cinglante.

Le brave n'avait pas meilleur sort :
 Terrassé, mais voulant vaincre encor,
 Il jetait un grand cri : et la mort
 Le noyait sous sa vague hurlante.

Déployant nos drapeaux triomphants
 Des confins du désert étouffant,
 Et des bois où barrit l'éléphant
 Jusqu'aux bords de la verte Caspienne,

Franchissant plateaux, lacs, et montagnes,
 Et des bords de l'Indus à l'Espagne,
 Inscrivant nos glorieuses campagnes,
 Nous allons sans que rien nous contienne.

Nous prendrons bientôt Rome et Byzance,
 Écrasant l'insolente jactance
 Des chrétiens aux étranges croyances,
 Pour que Gloire au vrai Dieu en revienne.

LES SOLDATS, en chœur

Allah Akbar...

LE PRÉFET DE POLICE

C'est un hymne splendide que vos soldats chantent, ô
 broyeur de vertèbres infidèles. Permettez à un policier sans
 gloire de demander quelle victoire flamboyante vous célébrez
 aujourd'hui. Telle est ma crasseuse ignorance, je ne savais
 pas que l'armée du Calife (puisse-t-elle se baigner toujours
 dans des flots de sang ennemi!) avait même quitté Bagdad.

LE CAPITAINE DE LA GARDE

Il est vrai que nous n'avons pas quitté Bagdad, mais, par
 bonheur, nous l'avons sauvée de la destruction. Car, quand
 la Police du royaume a laissé une conspiration mûrir sans

être décelée, notre devoir est de faucher les conspirateurs. Il est vrai que nous n'avons vaincu que des mendiants, mais c'étaient des mendiants armés pour le combat. La moitié d'entre eux furent occis, et les autres capturés, et puisque la police ne se rend qu'à une évidence oculaire, voici les prisonniers sous vos yeux. Une victoire mérite bien un hymne.

LE PRÉFET

Allah, un hymne pareil ! Je me disais : « Ils se sont pour le moins emparés d'un nouveau pays. »

LE CAPITAINE

Sauver Bagdad vaut mieux qu'une nouvelle conquête.

LE PRÉFET, désignant les Mendiants

Contemplez seulement l'épaisseur des mailles qui enchaînent les vaincus !...

LE CAPITAINE

C'est un hymne ancien, un hymne de guerre vénérable et illustre, et en le raillant tu as témoigné d'une complète absence d'éducation, toi, extracteur de chiens morts hors de gouttières obscures.

ISHAK

Est-ce là une conversation appropriée à la solennité d'un Divan ? Vous avez sauvé Bagdad, dites-vous ? Bagdad n'est plus guère digne de salut. — Vous, fainéants du Palais, parasites à la rose bedaine, comment osez-vous faire entendre ce chant triomphal ?

LE CAPITAINE

Allah, ces poètes ! Quelle langue ils parlent ! (Parait le Héraut, annonçant divers personnages qui entrent au fur et à mesure qu'il les nomme, et sont conduits à leurs places par Ishak.)

LE HÉRAUT

Abou Saïd, préfet de Basra, venu rendre hommage. Fakhr ed-Din, préfet de Damas, venu rendre hommage. Tahir Dhou'l Yaminayn, gouverneur de Khorasan, venu rendre hommage. L'illustre calligraphe, Afiq de Diarbékir, maître des écritures rika et shikesteh, et de l'écriture en style de Paon, et prince des miniatures peintes...

ISHAK, de côté

Peintes avec un goût remarquable pour l'obscénité.

LE HÉRAUT

Le célèbre athlète turcoman, Yurghiz Khan, dont les cuisses ont trois coudées de circonférence.

ISHAK, de côté

Aussi gras qu'une femme, mais non pas aussi attrayant.

LE HÉRAUT

Abou Nouwas, le poète du Calife. — Le Rajah du Gange Supérieur, venu rendre hommage, avec un présent de huit cents balles d'indigo.

ISHAK, de côté

Et pourtant, il n'a jamais teint sa barbe.

LE HÉRAUT

Hang Wung, le philosophe le plus sage de la Chine venu ici étudier l'excellence des usages des vrais croyants. Il est âgé de cent dix ans...

ISHAK, de côté

Et parfaitement aveugle.

LE HÉRAUT

Jean-Georges Anastasios, ambassadeur de l'impératrice infidèle Irène, maîtresse, tant que Dieu permet, de Constantinèh et des territoires de Rome, venu ici en une course vaine...

ISHAK, de côté

Il ne comprend mot, et s' imagine que nous rendons honneur à son nom. Mais la plaisanterie est mince, mon héraut.

LE HÉRAUT

Aboul-Asal, le derviche errant, venu ici pour rappeler aux rois qu'ils ne sont que poussière.

ISHAK

« Qu'est devenu Noushirvan le Fier ? »

LE DERVICHE

La réponse rime ! « La proie des vers. »

ISHAK

Les platitudes des derviches ne troublent pas outre mesure les béatitudes des rois.

LE HÉRAUT

Masrur, l'Exécuteur des hautes œuvres, venu ici pour faire de maint mendiant l'équivalent poudreux des monarques.

ISHAK

Ah, vous pouvez bien trembler, pauvres captifs : il y a un vent froid qui siffle sous vos haillons.

LE HÉRAUT

Hassan ibn Hassan al-Bagdadi, le favori du Calife.

LES SOLDATS

Longue vie à Hassan, et à l'ombre de Hassan, et à l'ami de Hassan ibn Hassan al-Bagdadi !

ISHAK, tirant à part Hassan

Venez ici, favori du Calife ; n'oubliez pas que vous êtes l'homme au luth brisé.

HASSAN

Qu'est-ce qu'un favori ?

ISHAK

N'êtes-vous pas à la première place ? Le Calife ne vous a-t-il pas éclairé ? Vous avez un royal ami.

HASSAN

Il est généreux : il est aimable : il se montre familier. Il s'est appuyé à mon bras, il m'a embrassé, et il m'a appelé par ce nom : « Ami ». Mais je tremble devant son regard.

ISHAK

Vous l'avez deviné. Aucun homme ne peut jamais être son ami.

HASSAN

Hélas, c'est parce que sa dignité l'élève très au-dessus du commun des hommes.

ISHAK

Hélas non : mais c'est parce qu'il fait usage de sa toute-puissance pour jouer à l'artiste avec les vies humaines.

HASSAN

Que voulez-vous dire, Ishak ?

ISHAK

N'avez-vous jamais regardé celui qui teint les tapis, ô Hassan de Bagdad, comme il place ici le bleu et ici l'or, ici le vert et ici l'orange? Ainsi ai-je vu le Calife se saisir de la personne de quelque homme impuissant, — qui vivait tranquille entre sa petite maison et son jardin, savourant l'azur des jours heureux, — et colorer la trame de sa vie avec la pourpre d'un pouvoir passager, la rayer avec l'incarnat des voluptés, la rehausser avec les ors brillants de la richesse, puis la plonger dans les grisailles tristes de l'humiliation et de la déchéance, en y ajoutant quelques touches de souffrance à l'éclat rouge-vif, et enfin encadrer le tout dans la bordure noire de l'anéantissement.

HASSAN

Il a été si généreux! Ne dites pas qu'il est un tyran! Ne dites pas qu'il trouve sa délectation dans la souffrance des hommes.

ISHAK

La souffrance fournit une belle teinte, et il s'y délecte comme un peintre jouit d'un vermillon nouvellement apporté du Kurdistan. Mais un si grand artiste peut-il ne pas aimer les contrastes? Agrafes une ceinture d'argent autour des reins d'un mendiant crasseux, pendant qu'un esclave bleuit la plante des pieds de son dernier vizir, n'est pour lui qu'une farce au goût relevé par un sens exact de l'équité : et je l'ai déjà vue mise en acte dans cette pièce même.

HASSAN

Mais vous êtes son ami.

ISHAK

Autant que vous l'êtes. Pour un monarque c'est faire preuve d'élégance que de se montrer condescendant ; c'est se délasser que de se permettre de temps à autre une conversation d'homme à homme. Pour un monarque il y a un plaisir artistique à goûter dans les beautés du contraste, dans l'évasion hors du cérémonial de la Cour... Mais voici venir l'avant-coureur du Calife, la pénultième splendeur du Divan, un homme noble mais dénué de passion, judicieux mais sans inspiration, et aussi faible que le café d'un avaro.

LE HÉRAUT

La Tulipe du parterre de la Cour, l'Ombre du Cyprès auguste, la Lune du Soleil, Jafar le Barmékide.

DES SOLDATS

Longue vie au Grand Vizir !

LE HÉRAUT

Que toute bouche reste close sauf la mienne ! (Élevant sa croise.)
 Le Saint, le Juste, le Bien-Né, l'Omnipotent, le Jardinier du Val de l'Islam, le Lion des Forêts impériales, le Cavalier sur le Coursier sans tache, le Cyprès sur la montagne d'or, le Maître des Lances, le Redresseur des Torts, le Paon de l'Univers, l'Ombre de Dieu sur terre, le Commandeur des Croyants, Haroun Al-Rashid ibn Mohammed, ibn 'Abdallah, ibn Mohammed, ibn Ali, ibn 'Abdallah, ibn 'Abbas, le Calife !

LES SOLDATS

Le Saint, le Bien-Né, le Juste, le Calife !
 Le Cyprès, le Paon, le Lion, le Calife !

LE DERVICHE, sur un ton lugubre

Une ombre, un jouet, une vaine argile, le Calife !

LES SOLDATS

Depuis Rome jusqu'à Bokhara un seul monarque, le Calife !

LE CALIFE

Le Divan est ouvert. Que toute bouche reste close sauf la mienne ! Notre justice aujourd'hui sera prompte comme l'éclair d'une épée. Dans le Livre de la Sagesse des Monarques, je lis : « Sois prompt à déraciner l'arbre de la conspiration, car il éparpille ses graines au loin. » Êtes-vous les Mendiants ?

UN MENDIANT

Nous sommes des mendians de Bagdad.

LE CALIFE

Toi, l'orateur, approche. Pourquoi as-tu comploté contre mon trône et contre la sûreté de tout l'Islam ? Ne devais-tu pas craindre, non seulement pour ta vie, mais encore pour ton salut ?

LE MENDIANT

Maître et Seigneur du Monde, avez-vous été pauvre ? Avez-vous eu faim ? Savez-vous quels rêves s'emparent des têtes hâves des affamés, quand ils gisent appuyés au mur du fond de votre jardin, gémissant : « Du pain, pour l'amour de Dieu ! Au nom de Dieu, du pain ! »

LE CALIFE

Nies-tu avoir conspiré ?

LE MENDIANT

J'ai conspiré.

LE CALIFE

Quelqu'un d'entre vous nie-t-il la conspiration? (Silence.) Masrur, conduisez les conspirateurs à la mort. (Masrur sort avec les mendiants.) Que ceux dont c'est la charge amènent de sa cellule ici celui qu'on appelle le Roi des Mendiants, et que l'homme qui nous rendit le grand service de capturer vivant cet être dangereux, se présente devant moi.

LE PRÉFET, s'avançant

Seigneur du monde — mais je ne suis que poussière.

LE CAPITAINE, simultanément

Seigneur du monde — mais je ne suis que fumier.

LE CALIFE

Êtes-vous tous deux artisans de sa capture? Alors mes bienfaits pour vous redoublent. Qu'on apporte deux robes d'honneur devant mon trône.

LE PRÉFET

Seigneur, je ne réussis pas à comprendre la présence ici de ce militaire. Il n'était qu'un spectateur lorsque je fis sortir le Roi des Mendiants hors de la gouttière de son toit.

LE CAPITAINE

Outrecuidant civil, c'est moi qui vaillamment étreignis ses jambes en dépit de ses coups de pieds continuels et violents, pendant que tu ne faisais que le tirer timidement par la manche.

LE PRÉFET

Le tirer par la manche! assassin vêtu de fer-blanc! Convoque les vingt gouttes de sang qui circulent dans ta carcasse desséchée, et fais-les monter à tes joues impudentes!

LE CAPITAINE

Éléphant hydropique !

LE CALIFE

Suffit ! J'aime à entendre les discours des héros, mais suffit. Il est clair que la gloire est partagée. Donnez-moi l'une de ces robes d'honneur, et convoquez le tailleur de la cour.

LE TAILLEUR DE LA COUR, se prosternant

O Maître du Monde, ô Maître !

LE CALIFE

Divise-moi cette robe en deux.

LE TAILLEUR, gémissant, tout en accomplissant sa besogne

Allah akbar ! Allah akbar ! Une robe si bien coupée : une soie si excellente !

LE CALIFE

Venez ici tous deux.

LE CAPITAINE

La gloire en revient toute à la Police.

LE PRÉFET

Tout l'honneur en revient à mon illustre ami.

LE CALIFE, insistant

Venez ici tous deux. (Ils sont habillés chacun avec la moitié d'une robe, au milieu des rires de l'assistance.)

LES SOLDATS

Longue vie à ceux que le Calife se plait à honorer !

LE CAPITAINE, entre ses dents

Bande de porcs !

LE CALIFE

Et maintenant, faites entrer le Roi des Mendiants. (Le Roi des Mendiants est amené, des chaînes aux mains et aux pieds, mais toujours vêtu de son armure d'or.) Le salam à mon hôte de la nuit dernière.

RAFI, LE ROI DES MENDIANTS

Le salam, ô trafiquant de Basra. J'aperçois un de tes amis les marchands, en robe de Grand Vizir. Mais le nègre, ce nègre si dégoûtant, semble n'être pas là. A Hassan, mes félicitations pour son avancement.

LE CALIFE

Tu parles avec l'impudence d'un roi, mais on t'a ravi tes sujets. Ce seront bientôt de noirs corbeaux dans le bois de pins qui borde la ville.

RAFI

Si seulement je t'avais mieux connu la nuit dernière, toi, citoyen de Basra, que les hommes appellent Calife des Croyants — ô toi, égorgéur des honnêtes gens — si seulement je t'avais mieux connu, si seulement je t'avais mieux connu !

LE PRÉFET DE POLICE

Lui arracherai-je sa langue ?

LE CALIFE

Laisse-le parler. J'ai trouvé un homme qui ne me flatte pas. Laisse-moi étudier la haine dans ses yeux.

RAFI

Ce n'est pas assez pour toi d'opprimer un quart de la Terre. Tu n'es pas seulement un odieux tyran, mais encore un vil trafiquant, toi, espion au cœur de chien !

JAFAR

Il n'est pas décent de permettre à cet homme de préférer plus longtemps ses grossières injures, ô Maître. N'y mettez-vous pas terme ?

LE CALIFE

Son terme viendra en temps dû. (Au Roi des Mendians.) Ton impudence ne tournera pas à ton avantage, Rafi ! C'est pourquoi tu ferais bien de mordre la langue de l'insolence avec la dent de la retenue.

RAFI

Je suis un homme au seuil de la mort.

LE CALIFE

Mille sentiers conduisent à la délectable auberge de la mort, et les uns y courent tout droit, et les autres après maints détours.

RAFI

Taille, brûle, flagelle, torture à satiété. D'autant plus élevé le but, d'autant plus ignominieuse la faillite. Ne mérité-je pas d'éprouver chacun des tourments séparés de ceux que ma folie a conduits à une mort cruelle ?

LE PHILOSOPHE CHINOIS

J'ai cent dix ans d'âge, et je n'ai jamais ouï remarque faite avec un goût plus exquis.

LE CALIFE

C'est bien. Mais avant que je ne t'envoie à une mort si cruelle que ta conscience en soit pleinement satisfaite, maintenant et pour l'éternité, réponds à cette mienne question : as-tu oublié cette dame incomparable que le zèle de mes serviteurs a ravi à ton étreinte ?

RAFI

O toi, démon d'Éblis ! Ai-je oublié ? N'ai-je pas prié pour que tu oubliasses ?

LE CALIFE

Un galant homme peut-il oublier le nom d'une belle femme ? Nous aurons l'œil sur elle, elle pour qui tu as tenté de renverser le Fort central de l'Islam. (A des serviteurs.) Faites entrer cette dame, Pervaneh.

RAFI, d'une voix suppliante

O Maître du Monde ! O Maître du Monde !

LE CALIFE

C'est un changement de ton brutal, mais tardif.

RAFI

J'étais insolent à seule fin que son nom fut oublié dans le tumulte de ta colère et de ma mort, ô Splendeur de l'Islam !

LE CALIFE

Une astucieuse excuse pour l'impudence. Est-ce à présent que tu commenceras à être poli envers le tyran sur les yeux ouverts de qui tu voulais clouer son propre cercueil ? Celui qui souhaite que son auditoire oublie la matière de son discours ferait bien de modérer son style.

RAFI

Puisse Dieu m'aveugler, qu'il me soit épargné de la voir !

LE CALIFE

Pourquoi ? Ne l'aimes-tu pas toujours ? Et la vue de sa Bien-aimée, pour qui endura séparation, n'est-elle pas comme la vision d'une fontaine pour celui qui meurt de soif ?

HASSAN, à part

Mais si cette fontaine est une fontaine dont l'eau est de sang ?

RAFI

Toi, toi, — tu l'as tenue dans tes bras ! Oh Dieu, ayez pitié de mon âme !

LE CALIFE

Mais sachant cela, néanmoins tu étais plein du désir d'elle toujours, et prêt à ruiner Bagdad pour l'étincelle de ses beaux yeux.

RAFI

Mais d'abord son honneur eût été lavé dans le sang de son ravisseur.

LE CALIFE

Tu es un homme très ridicule. Tu as bâti la tour monstrueuse de ton crime sur un fondement de fumée peinte. Imagines-tu que j'ai goûté à tous les fruits de mon jardin ?

RAFI

Allah t'a livré les corps des hommes, mais il s'est réservé pour lui seul le tourment des âmes. Par ta foi, ô Calife, dis la vérité !

LE CALIFE

Est-ce que je connais chacune des esclaves que mes industriels agents racolent dans les rues ? A ma connaissance je n'ai jamais posé mes yeux sur cette tienne femme.

UN HÉRAUT, annonçant

La vierge Pervaneh !

LE CALIFE

Faites-la venir devant moi. (Pervaneh est introduite auprès du Calife.)

PERVANEH, avec une révérence

O Maître du Monde !

LE CALIFE

Il est écrit : En présence du Roi une femme peut se dévoiler, sans craindre le blâme.

PERVANEH

Ah, Maître, mais seul l'aigle ose fixer le soleil.

LE CALIFE

Ton langage est assez fier pour agréer à tous les aigles, dame Pervaneh, et je ne doute pas que tes yeux, que je désire voir, ne soutiennent hardiment l'éclat du danger. Dois-je t'ordonner d'ôter ton voile ?

PERVANEH

Hélas, Maître du Monde, mes yeux sont affaiblis pour avoir été longtemps confinés dans une cage d'or, et les ailes de mon âme sont engourdies. Il n'y a que sur les montagnes de mon pays, où le vagabond soleil des cieux a son abri matinal, il n'y a que dans le vent de nos montagnes que les femmes de mon pays osent aller sans voile.

ISHAK, à part soi, fredonnant

Montagnes, montagnes, l'aurore sur les montagnes !

LE CALIFE, à Pervaneh

Je t'ordonne d'ôter ton voile.

PERVANEH

Si vous déchirez mon voile devant ma face, alors je déchirerai ma face devant vos yeux.

RAFI

Ah, non !...

PERVANEH

Qui es-tu, toi qui cries « Ah, non ! » ? Qui es-tu, toi qui caches ton visage dans des mains alourdies de chaînes...

RAFI

Un prisonnier.

PERVANEH

... dissimulant ta voix...

RAFI

Un prisonnier dans l'attente de la mort.

PERVANEH

... tremblant quand je te touche ?

RAFI

Un homme qui a peur.

PERVANEH, avec exaltation

Pour toi, mon Sultan, je lève mon voile ; et j'attends, ta captive, la faveur de partager ton destin.

HASSAN

Oh, Ishak ! Le feu qui de la beauté émane !

RAFI

Laissez-moi, Pervaneh ! Ne vous engagez pas dans mon chemin. Vous ne savez pas quel destin amer est le mien.

PERVANEH

Destin amer ? Destin amer ? Rafi, je puis oublier dix siècles d'amer destin maintenant qu'à nouveau je contemple tes yeux.

RAFI

J'ai conspiré contre son trône pour gagner votre liberté. Par ma faute j'ai échoué, par ma faute les corps des mille compagnons qui me suivaient dansent dans le vent.

PERVANEH

Pour moi, tu as conspiré ? Pour moi — pour moi ?

RAFI

J'eusse noyé Bagdad dans le sang pour baiser vos lèvres à nouveau.

PERVANEH

O mon amant !

RAFI, montrant ses mains enchaînées

Amant en vérité !

PERVANEH

Mille regards sont fixés sur nous, mais que m'importe ? La voix du monde proclame : « Tu n'es qu'une esclave dans le Palais, et ton amant un prisonnier dans les chaînes. » (L'embrassant.) Mais nous avons perçu les Trompettes de la Réalité qui submergent le vain tumulte de l'Apparence. Nous nous sommes promenés dans le Jardin des Étoiles avec l'Ami des Amis, Lui qui est pitoyable aux amants malheureux percés par les flèches de ce monde illusoire. Tes lèvres sont les seules lèvres, mon amant, tes yeux sont les seuls yeux, — et tous les autres yeux rien que des lueurs-fantômes qui brillent dans la brume du songe !

UN COURTISAN

Ceci est hérésie pure.

JAFAR

C'est de la doctrine soufique, très dangereuse pour l'État.

ISHAK

La peste soit alors de l'État !

LE CALIFE

O toi qui fais l'amour en plein Divan, peux-tu percevoir encore la voix du monde ?

PERVANEH, saisie

Ils parlent.

LE CALIFE

Roi des Mendiants, ô Rafi, puisque tu te trouves si empêtré dans la trame de l'Irréel, il est nécessaire que je te pose quelques questions-fantômes concernant tes actes apparents.

Premièrement, nies-tu t'être dénommé toi-même Calife des Incroyants, et avoir blasphémé ta foi en ma présence, et en présence de Jafar mon Vizir, de Masrur le Grand Bourreau, et de Hassan mon ami ?

RAFI

Je ne nie rien.

LE CALIFE

Nies-tu, deuxièmement, avoir juré en présence des mêmes de clouer vif dans son cercueil le Calife des Croyants, ou avoir conspiré avec les Mendians pour me faire périr, t'emparer de Bagdad, et usurper le Trône ?

RAFI

Je ne nie rien.

LE CALIFE

Nies-tu, troisièmement, avoir projeté ce crime monstrueux pour l'amour d'une femme ?

RAFI

Je ne nie rien.

LE CALIFE

Rafi, tu es reconnu coupable de Blasphème, de Trahison... et de Démence. Il reste à pourvoir à ton châtement.

RAFI

C'est comme tu veux.

LE CALIFE

Tu es brave, mais je crains que les flèches de l'Irréel ne te piquent très durement. Car tu as mérité non pas une mais douze fois la mort. A présent si je te fais empaler comme conspirateur, comment te ferais-je brûler pour tes blasphèmes ?

Mais, avec telles autres peines que l'homme peut supporter, un judicieux arrangement se découvre préférable à une brutalité irréfléchie. Car, si je te fais écorcher pour ton impudence, comment puis-je te faire fouetter pour ta folie? Mais, si l'ordre est renversé, tu peux jouir du bienfait des deux expiations.

RAFI

Tu as certainement étudié l'art-des tortures.

LE CALIFE

Et pourtant que sont les pires tortures que tu vas endurer comparées à l'horreur de la mort que tu avais imaginée pour moi?

RAFI, avec impatience

A quoi me condamnes-tu?

LE CALIFE

A être flagellé comme fou, roué comme traître, et décapité comme blasphémateur.

PERVANEH

Ah!... (Des murmures de satisfaction et d'horreur emplissent l'Assemblée à l'énoncé de ce féroce bâtiment.)

RAFI

Comme Allah veut.

PERVANEH, se jetant aux pieds du Calife

Grâce, grâce, ô Maître du Monde!

LE CALIFE

Penses-tu que je vais l'absoudre pour ton cri de « Grâce »?

PERVANEH

Pitié ! O, pitié !

LE CALIFE

Pourquoi clames-tu « Pitié ! », et étreins-tu mes genoux ?
La douleur n'est-elle pas un songe, et ce monde un mirage ?

PERVANEH, se redressant

Ce monde est un enfer, mais ceux qui creusent l'enfer plus
profond, trouveront l'Enfer-sous-les-enfers qu'ils cherchent !

LE CALIFE

Tu possèdes une métaphysique, mais as-tu de la logique ?
Invente-moi une raison — une petite et sublime raison —
pourquoi je devrais témoigner de la pitié à cet homme.

PERVANEH

Ah, — tu désires des raisons ?

LE CALIFE

Ma sentence n'était-elle pas juste ?

PERVANEH

Tu désires la justice ?

LE CALIFE

Si je m'étais trouvé enchaîné devant lui, aurait-il écouté ma
prière ?

PERVANEH

Tu désires la vengeance ?

LE CALIFE

Vais-je bafouer la raison, corrompre la justice, et dédaigner
la vengeance, — pour tes yeux noirs ?

PERVANEH

Tourne ta justice, tourne ta vengeance contre moi au nom des noirs yeux de Dieu ! On dit qu'une femme souffre plus longtemps et plus intensément qu'un homme.

LE CALIFE

Femme, penses-tu vraiment ce que tu dis, ou le dis-tu pour implorer pitié ? Prends garde à ta réponse. La roue et le fouet sont prêts, et à portée de main.

PERVANEH, ses bras grand-ouverts

Alors donnez l'ordre. Qu'on brise ses chaînes sous mes yeux — et qu'on me cloue au mur.

RAFI

Pervaneh !

LE CALIFE

L'extase ! L'extase ! Tu es une extatique, et ne souffriras point. Je connais la peau épaisse des martyrs. Je refuse !

PERVANEH, à Rafi

Hélas, que puis-je faire ?

RAFI

Laissez-moi mourir ! Je vous ai revue. Mourir n'est rien pour un homme.

PERVANEH

Mourir n'est rien pour un homme ? C'est le Ciel qui s'ouvre tout grand pour lui. — Mais ils te dépèceront, Rafi, Rafi !

RAFI

Vais-je craindre la souffrance que vous réclamiez pour vous-même, et reculer où vous étiez brave ?

PERVANEH, au Calife

Je demande une si petite faveur. Accordez à mon amant une mort limpide.

LE CALIFE

Tu demandes une faveur extrême en vérité. Car, comme tu dis, qu'est-ce que la mort ? L'homme qui ébranle mon royaume glissera-t-il dans l'éternité aussi doucement qu'un voleur pris sur le fait au bazar ? Celui qui commet la plus grande faute ne doit-il pas endurer la plus grande souffrance ?

PERVANEH

La souffrance ne l'effraye pas.

LE CALIFE

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne la sent pas.

PERVANEH

Juste et raisonnable, néanmoins il existe une chose plus sainte que la raison et la justice.

UN DERVICHE, dérangé dans son orthodoxie

Une chose plus sainte que la justice ?

PERVANEH

Oui, derviche. Il y a ce qu'il n'est pas permis de profaner.

LE CALIFE

Où ton plaidoyer va-t-il s'égarer à présent ?

PERVANEH

O Père de l'Islam, votre regard amoureux des fleurs peut-il contempler le corps de l'homme découpé en formes monstrueuses et horribles comme celles des spectres qui vont se

lamentant sur les tombes? Votre ouïe amoureuse de la musique d'Ishak peut-elle écouter les râles des torturés s'exhalant à travers leurs corps comme un vent d'hiver à travers les pins?

LE CALIFE

Je ne compte pas honorer Rafi de ma présence : je serai loin du spectacle et du bruit.

PERVANEH

Mais la simple pensée — la simple pensée !

LE CALIFE

Ma vie durant j'ai ordonné des supplices. Il n'y a qu'une pensée capable d'obséder mon esprit, la pensée d'un cercueil se fermant sur des yeux ouverts, le balancement du cercueil transporté vers la tombe, le choc au fond de la fosse, le crissement de la terre amoncelée sur le couvercle, puis tout l'être haletant après l'air et la lumière.

PERVANEH

Il était égaré par la passion, il parlait sous l'empire de la colère : mais vous devriez le juger avec un esprit apaisé. Il n'est qu'un homme parmi les hommes, mais vous êtes le représentant de Dieu sur la terre, le Prêtre unique de l'Islam. Il ne vous est pas permis d'ordonner que l'image de Dieu soit profanée.

LE CALIFE

En sorte que tu voudrais que je l'épargne en faveur de la perfection du corps de l'homme? O Pervaneh, je serais vraisemblablement beaucoup plus enclin à l'épargner en faveur de la perfection du corps de la femme.

PERVANEH, se contractant sous la menace implicite

Pour les êtres qui ont une âme, ô Maître, la perfection est séparée du désir.

LE CALIFE

Tu es une femme parfaite, mais une femme.

PERVANEH

Par la malédiction de Dieu.

LE CALIFE

Et quoique tu sépares profondément la perfection du désir, néanmoins du désir ta perfection n'est pas séparée.

PERVANEH

Je suis l'esclave de votre maison pour aller ou venir, pour chercher ou rapporter, pour être battue ou mise à mort : mais ma perfection n'est pas l'esclave de votre désir.

LE CALIFE, insinuant

Néanmoins, si tu fais retour à ma maison...

PERVANEH, avec colère

Pour mourir.

LE CALIFE

Tu ne serais pas oubliée ou négligée... et ta présence serait un réconfort et un charme...

PERVANEH

Pas pour vous, tyran frigide, pas pour vous !

LE CALIFE, insinuant

Pas même pour l'homme qui laisserait ton amant aller en paix ?

PERVANEH

N'y a-t-il plus de honte dans le monde de l'Islam? Allez-vous mettre à nu votre convoitise en plein Divan?

LE CALIFE

Tu as déjà donné l'exemple. Viens, rendrai-je sa liberté à ton amant?

PERVANEH

Je mourrais suffoquée à votre contact, je mourrais suffoquée. Oh, la honte, je suis couverte de honte! Vous souriez. Ce n'est pas moi que vous désirez, c'est ma honte! Y a-t-il un Dieu au ciel qui vous laisse rester assis et souriant? Mais vous avez pouvoir de le libérer. Ah, le libérez-vous? Je suis votre esclave — je suis votre esclave. Vous pouvez me priver de la corde et du poignard — des moyens mêmes de mourir. Je suis votre esclave, quel choix me laissez-vous?

LE CALIFE

Tu n'as ni les manières ni le cœur d'une esclave. Tu fus ravie et conduite chez moi par violence, toi, femme née libre et tu n'es pas esclave de ma maison. En présence de mon Divan, je te proclame libre. Tu es libre d'aller et libre de venir, libre d'acheter et libre de vendre, libre de sortir et libre de rester, libre de te marier et libre de mourir, — et libre de faire un choix...

PERVANEH

De faire un choix? Quel choix? Entre sa mort et mon dés-honneur?

LE CALIFE

Non, entre la vie et l'amour.

PERVANEH

Expliquez-vous, ô Maître du Monde !

LE CALIFE

Entre deux morts moyennant tortures, et deux vies moyennant séparation. Entre un jour d'amour, et toutes les années d'une vie.

PERVANEH

Éclairez mon entendement.

LE CALIFE

J'ai examiné cette affaire, j'ai tranché cette affaire. Je vais parler franc et clair. *(Se levant.)* Ceci est mon verdict irrévocable et sans appel. Je donne un choix à Pervaneh et à Rafi, le Roi des Mendians, et je leur accorde jusqu'au coucher du soleil pour consulter leurs cœurs et faire ce choix ensemble. Ils vivront tous deux à ces conditions : que la dame Pervaneh retourne sur-le-champ dans mon harem pour être unie à moi par des liens légitimes, et se voir traitée avec toute la considération que son courage et sa beauté méritent. Que le Roi des Mendians quitte Bagdad, et que ces deux amants demeurent séparés jusqu'à leur mort.

Mais s'ils refusent la séparation, je leur fais don d'un jour d'amour, depuis le coucher du soleil ce soir jusqu'au coucher du soleil demain soir, seuls et sans entraves, avec juste ce qu'il faut de surveillance pour les empêcher de se détruire. Mais, quand sera achevé ce jour, ils mourront ensemble en d'impitoyables tortures. Le Divan est clos.

RIDEAU

(à suivre.)

J. E. FLECKER

Traduit de l'anglais par Émile SIMON.

POÈTES ÉGYPTIENS

DE LANGUE FRANÇAISE.

A. KHÉDRY, *Volutes*.

M. A. Khédry, connu surtout par ses traductions françaises de quelques-uns des ouvrages de Tewfik El-Hakim, vient de faire paraître, aux *Éditions de la Semaine égyptienne*, une élégante plaquette mauve : ce sont quelques poèmes, dix-sept en tout, qu'il a réunis sous le titre évocateur de *Volutes*.

Rendons d'abord hommage à leur auteur de posséder à fond une langue qui pour être une des plus belles du monde n'est pourtant pas la sienne ! M. Khédry s'exprime, en effet, dans un français absolument exquis, toujours simple, comme il convient, jamais trivial ; il connaît aussi admirablement les ressources poétiques infinies de la langue.

Dès sa préface, son « Avertissement au Lecteur » plutôt, nous devinons quelqu'un qui a beaucoup lu, et qui, si je ne me trompe, fut, est peut-être encore, fort influencé par le Gide des *Nourritures terrestres* ; je crois qu'il n'a pas non plus été insensible à l'enseignement d'un Valéry : il y a chez lui du « narcissisme » (qu'on me passe la barbarie du mot).

De la sorte enrichie, l'inspiration poétique de M. Khédry trouve sa voie dans certains thèmes devenus classiques, sans doute parce que ce sont ceux qui ont le plus de résonance en nous : fuite inexorable du temps, vanité de l'existence ;

écoutez-le d'ailleurs : son livre est, nous dit-il, une protestation « contre le caractère éphémère que revêt toute chose ici-bas (d'où le nom de *Volutes*). Mais surtout protestation contre la versatilité du cœur humain et l'inconstance de nos sentiments. » Notre poète n'en rejoint pas pour autant le *carpe diem* ou le « vivez si m'en croyez » ! Et c'est là précisément qu'il nous devient possible de saisir un peu sa personnalité qui, il faut l'avouer, s'affirme bien timidement au cours de ses poésies. Car, de cette décevante expérience des êtres et des choses, se dégage une philosophie qui n'est pas celle de l'épicurienne jouissance, mais celle du renoncement : elle est certainement plus élevée. M. Khédry, désespérant de voir le temps « stopper » et s'affermir le cœur humain, se résigne. Il remarque encore qu'à peine mis sur le papier, meurt le poème grandi en lui... Du renoncement à l'indifférence douloureuse, il n'y a qu'un pas : M. Khédry le franchit tristement et dit en manière de consolation : « Un arbre s'occupe-t-il des fruits qu'il donne ? »

L'arbre, non ! Mais qu'à nous il soit permis de les cueillir, ces fruits, et même d'y mordre, puisqu'aussi bien ils ont si belle apparence.

Et que le lecteur n'aille pas s'imaginer qu'il va être bercé pas l'infailible rythme de la mélancolie douce ! Ces poèmes sont de délicates petites choses, finement travaillées et qui suavement coulent comme pour se laisser lire. Voici, par exemple, une bien jolie phrase musicale qui termine le poème intitulé « Paysage », un des plus réussis du recueil :

*Mais,
plus que le firmament
et ses diamants
faux ou vrais,
il est
un autre attrait*

*pour toi,
 pauvre âme torturée :
 l'homme,
 éternel Narcisse
 toujours penché
 sur ses vices
 et versant des pleurs
 en pensant au ciel
 dont il a peur.*

On ne peut s'empêcher, en lisant *Volutes*, de penser à du filigrane ou encore à des brindilles végétales. Je ne veux pas dire que M. Khédry soit un poète précieux (M. Ahmed Rassem en est un, lui). Cependant il a une tendance à trop aimer ce qui est ouvragé, travaillé, ciselé à l'extrême ; il y a chez lui de l'habile artisan. Le morceau intitulé « *Volutes* » justement en est la preuve : tout y est ténu, délié. Si j'osais, je dirais qu'il y a là trop de délicatesse, de féminité. On n'est jamais poète à ce prix, M. Khédry le sait, qui a écrit cette très belle chose : « *Fièvre* » ; c'est dans ce genre d'inspiration, je crois, qu'il faut chercher le talent vrai du poète, sa puissance réelle, encore si peu révélée.

Mais peut-être qu'aussi ce charmant poète n'a pas trouvé la *forme* qui convienne à sa pensée inquiète et à ses sentiments souvent aigus. Elle n'est certainement pas le vers libre : d'ailleurs la rime est presque partout présente, bien que le rythme ne soit pas là pour la soutenir et pour construire le vers. Il apparaît néanmoins dans « *Cavatine* » et évoque un peu le Verlaine des *Fêtes galantes*.

En voici la première strophe (?) :

*Penchée sur sa mandoline,
 ma toute jeune voisine
 égrène un petit air
 de cavatine.*

Eh ! bien, s'il soignait davantage sa forme (gare aux hiatus ! « Ah parlez-moi encore . . . » dans *Les mains* ; « ô errances . . . » dans *Bilan*), s'il s'astreignait à un rythme plus dur et plus nerveux, s'il ne dédaignait pas trop la rime, enfin s'il s'inspirait de choses plus fortes, plus profondes en nous, M. Khédry écrirait de très beaux poèmes. Il ne doit pas oublier surtout que, tout comme la musique, la poésie comporte des règles strictes, et qu'elle possède ses instruments propres, comme n'importe quel autre art.

Je suis sûr que M. Khédry n'oserait pas demander à un sculpteur de tailler la matière qu'il travaille sans ciseau !

*
* * *

AHMED RASSEM, *Dans le vieux jardin.*

Encore un bien joli titre que celui choisi par M. Ahmed Rassem pour la réunion de ses œuvres poétiques en un seul gros ouvrage.

L'édition en est soignée (il y a bien quelques petites négligences !), et Lucia Carolina Reiner l'a illustrée avec son goût très personnel.

Deux préfaces : celle, fort courte, de l'éditeur qui témoigne de sa grande admiration pour le talent de M. Ahmed Rassem, et celle, beaucoup trop longue, de Lucienne Aldebert, véritable petit traité de botanique, propre à embrouiller le lecteur qui ne connaît pas encore l'écrivain.

Et venons-en à lui ! M. Ahmed Rassem n'est pas facile à critiquer, sans doute parce qu'il est difficile à lire, et aussi à cause du renom qu'il a déjà acquis dans les lettres françaises en Égypte.

Je crois que son succès est dû principalement au fait qu'il a su révéler à des lecteurs qui les connaissaient mal ou pas du

tout les trésors de la langue, de la poésie et de l'âme arabes. Il y est arrivé par un procédé de transcription original et intéressant. Enfin, il s'est abondamment servi de nos proverbes si succulents et de la gamme infiniment variée de nos comparaisons poétiques, à la manière d'Abou-Tammam et d'Ibn-el-Mo tazz. Joignant à sa culture arabe une parfaite connaissance du français, il n'a pas même eu besoin d'adopter une forme ou une esthétique particulières pour exprimer une pensée plus souvent malicieuse que tourmentée, des sentiments moins profonds qu'exaspérés.

L'étonnant est que cette âme forte, ce tempérament violent et brutal n'aient trouvé pour se manifester qu'une expression des plus précieuses, je dirais presque des plus artificielles !

M. Ahmed Rassem, à le lire on s'en rend vite compte, possède une grande expérience des êtres et des choses : il semble avoir souffert, éprouvé des sensations extrêmes, il use cependant d'un ton continuellement ingénu, il adore parler de son enfance, dominée par deux êtres chéris : sa grand'mère Rengigule, et la vieille servante fidèle de cette dernière, Zoumboul. Plus tard, quand l'amour, qui jusqu'à la fin du recueil occupe toute la place (au point que toute autre considération est rejetée dans l'ombre), s'empare du poète, il continue de se plaindre ou de se révolter comme font les innocents et les timides ; il semble qu'on lui ait toujours voulu du mal, il se pose en tout cas comme la douce victime incomprise et en butte à la cruauté des hommes. Cette ingénuité d'ailleurs n'atteint jamais la touchante naïveté de Verlaine : M. Ahmed Rassem est trop averti de tout, il y a chez lui beaucoup du blasé.

Une étude approfondie de son œuvre dépasserait le cadre de cet article. Dans les deux cents et quelques pages qui composent l'ouvrage, il n'y a pas moins de soixante-dix pièces, longues pour la plupart ; elles sont du reste fort inégales.

Mais je voudrais arriver à dégager les caractères principaux de l'œuvre, c'est-à-dire au fond les défauts et les qualités.

Commençons par ceux-là, il me sera plus agréable de terminer par celles-ci.

Une lecture attentive de *Dans le vieux jardin*, je l'ai dit, est chose ardue. Non pas que le texte en lui-même soit le moins du monde obscur, mais à cause de la *forme* que lui a donnée M. Ahmed Rassem. Il appelle poème, en effet, ce qui n'est ni de la poésie, ni de la prose ; poèmes en prose, direz-vous ? Mais Baudelaire et Valéry ont apporté beaucoup plus de soin et beaucoup moins de liberté aux leurs. M. Ahmed Rassem écrit « comme ça lui vient », et on ne comprend pas pourquoi, tout à coup lassé de la ligne entreprise, il l'abandonne net au milieu d'une phrase pour achever celle-ci en trois ou quatre bords successifs tout aussi arbitraires. Par exemple : (p. 127), « *Abattez-vous, blanche caresse, sur ce cœur gros*

de tristesse

et qui

n'aime

plus. »

Pourquoi ne pas écrire tout simplement : « *Abattez-vous blanche caresse, sur ce cœur gros de tristesse et qui n'aime plus ?* » Une pareille méthode d'inscription est terriblement fatigante et n'ajoute rien à la musique des mots, au contraire ! D'ailleurs, M. Ahmed Rassem s'en soucie fort peu, comme de la rime, du mètre ou de la césure. Pour plus de spontanéité, plus d'indépendance sans doute, pour ne pas faire comme Victor Hugo ou Leconte de Lisle, il bannit à tout jamais la forme classique. C'est très bien, à condition d'inventer quelque chose d'autre à la place, qui non seulement puisse la remplacer, mais marque sur elle un progrès appréciable : ce qui n'est pas toujours le cas.

Ainsi affranchi, ce style, qui n'en est plus un, s'efface-t-il complètement devant la pensée ? Eh non, bien sûr ! il insiste et réclame une aussi belle part ; le résultat inévitable est qu'il devient précieux ou trivial, et c'est déplorable. Je ne puis citer

tous les exemples de cette recherche du mot et de l'expression, de cette propension à l'inutile vulgarité qui pullulent *Dans le vieux jardin*. Mais tout de même : voici une préciosité à côté de laquelle la poésie mallarméenne semble la moins élaborée qui soit : (p. 81), « Vos doigts pâles, un peu frêles, avaient l'air d'une troupe d'enfants jouant dans la neige... » Ou encore, (p. 155) : « ... Et des doigts qui me jouent de la harpe sur le cœur... » Certaines épithètes dénotent un maniérisme raffiné : « le contact labial » (p. 88); « la perle imperforée » (p. 152), font frémir. Quant à la trivialité, voici une phrase que l'on rougit presque de transcrire : (p. 9 et 10)

« C'est LUI qui fait pisser des pierres à celles qui se vendent comme moi,

LUI qui constipe les prétentieuses
qui font souffrir leur cousin. »

Je sais bien que M. Ahmed Rassem ne fait peut-être que traduire de l'arabe, mais la langue française supporte assez mal, quand ce ne sont pas Rabelais ou L. F. Céline qui la manient, ce genre de réalisme obscène. Il serait, hélas, facile de multiplier les exemples : ce sont autant de taches qui déparent presque toutes les pages du recueil ; c'est rendre service à leur auteur que d'arrêter là la démonstration.

Outre ces deux graves manquements, qui d'ailleurs vont assez mal ensemble, la préciosité et la trivialité offrent un étonnant contraste : le « veux-je le croire » (p. 123) ne s'accorde guère avec un titre comme celui-ci : « Pansement antiseptique » (p. 121), il est encore deux défauts observables chez M. Ahmed Rassem, et qui pour être plus légers ne nous frappent pas moins. Je veux d'abord parler des négligences, de celles qu'on ne pardonne pas aux poètes, de celles qui auraient fait hurler Flaubert : deux déterminatifs se suivant, par exemple, ou bien deux relatifs : (p. 50), « ... en cherchant à descendre un nid d'oiseau d'un arbre... » ; et (p. 145), « ... qui'exhalaien ses bras nus qui coulaient... ».

Sans doute ce sont là de petites choses, mais elles accrochent trop souvent une lecture qu'on aimerait plus fluente.

Ensuite, lorsque M. Ahmed Rassem emprunte (et c'est son droit) des expressions qu'ont rendues célèbres certains des plus grands poètes français, il devrait penser au lecteur non averti ou à qui la mémoire fait défaut et mettre des guillemets. Ce dernier, quand il lit (p. 180) : « musicienne du silence » et admire la sereine beauté de cette expression, se rappelle-t-il *Sainte* de Mallarmé ? Il ne suffit pas du reste d'altérer un peu le texte, et si M. Ahmed Rassem écrit (p. 150) : « Ils ne sont ici ni tout à fait les mêmes ni tout à fait des autres », comment n'évoquer point Verlaine :

« Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend ? »

*
* *

Abordons vite les qualités de cette œuvre si intéressante : elles sont nombreuses, et peut-être qu'au fond les défauts déjà mentionnés servent de leviers nécessaires.

M. Ahmed Rassem possède une prodigieuse richesse de vocabulaire : il jongle littéralement avec les mots, les jette dans la phrase, les dose, en retire quelques-uns comme on fait avec les poids d'une balance, les laisse glisser d'une proposition à la suivante, comme au boulier les boules rouges viennent en courant se ranger à côté des boules bleues, et ainsi de suite. C'est un régal pour les yeux, une réelle jouissance.

En second lieu, M. Ahmed Rassem a une manière à lui, profondément originale, de peindre les gens ou les objets ; ses images sont la plupart du temps vivantes, colorées, alertes, avec une pointe d'humour ou d'émotion. Il comparera la lune jouant avec les nuages à « une vieille servante qui, à contre-jour, admire une dentelle » (p. 89). Quelques-unes de ses

phrases (il me coûte de dire de ses vers !) sont d'authentiques trouvailles : (p. 22). « Elle était fière aussi, mais bonne comme une chandelle qui jetterait le miel de sa flamme par bonté ». Un peu plus loin, ce beau décasyllabe si apollinarien (p. 25) : « Un ennui lourd comme un chien dans les bras. »

Des hardiesses heureuses également (p. 32) : « Elle était sonore de son triste passé » ; et (p. 48) : « C'était une femme sainte et porteuse de lumière » ; il me semble que Claudel aimerait cela. Dans la forme aussi, M. Ahmed Rassem fait preuve de témérité ; il emploie assez volontiers le raccourci (p. 54) : « Il venait me pleurer ensuite des excuses. »

Encore une ravissante comparaison (il s'agit d'une femme bavarde), (p. 65) : « ... elle vrombissait sans cesse comme un ventilateur ». Nous voyons que M. Ahmed Rassem sait, quand il le veut, manier l'allitération !

Il m'est, hélas, impossible de tout noter. Il y a mille jolies choses dans ces poèmes, et de quoi servirait leur recensement ? Bornons-nous, grâce à ces quelques citations insuffisantes, à donner la saveur exacte de cette langue souple et chaude et une idée de tout ce qu'elle parvient à rendre.

*
* *

Dans le vieux jardin (l'ai-je dit ?) est un recueil de plusieurs plaquettes déjà parues et dont les titres sont : *Et Grand'mère dit encore...*, *Et Zoumboul dit encore...*, *Et Ahmed dit...*, *Quelques Poèmes d'Égypte*, *Le Fou de l'Attaka*, *Quelques Poèmes de Tchecoslovaquie*, *Poèmes d'Espagne*, enfin. Tout n'est pas excellent. Les deux premiers groupes de poèmes fatiguent par leur air de mélopée plaintive, leur ton didactique et sentencieux ; on a vraiment l'impression qu'en présence de très vieilles et respectables personnes on est contraint d'écouter les sages et infaillibles préceptes qu'elles émettent : si M. Ahmed Rassem a voulu nous pénétrer de cette monotonie un peu triste qui

semble avoir bercé son enfance, il y a parfaitement réussi, mais il contrarie son lecteur.

Et Ahmed dit... n'a guère de portée : c'est délicatement faible. *Les Poèmes d'Égypte*, encore que fort compacts et avec bien des gaucheries, présentent un intérêt plus grand ; ils comprennent les deux plus belles pièces qu'à mon avis M. Ahmed Rassem ait écrites ; la première s'intitule : *Le Voisin Pauvre*, la deuxième, *Wabour El-Zalat (Le rouleau compresseur)*. Chose étrange, toutes deux commencent magistralement et se terminent en queue de poisson ; à croire que c'est fait exprès ! Là cependant est la vraie émotion, pure et discrète, la réelle pudeur d'un poète dont l'âme répugne à se montrer nue et tâche à s'abriter derrière le côté pittoresque et amusant des choses : ah ! si tout était de cette qualité...

Le Fou de l'Attaka est ce qu'il y a de moins réussi, malgré une saisissante description de la célèbre montagne qui domine Suez (p. 135) ; le poème X malheureusement expose une métaphysique peu claire qui alourdit la phrase (p. 147).

Les Poèmes de Tchécoslovaquie ne me paraissent pas rendre l'atmosphère embrumée d'un pays qui doit être très triste et très beau : les amours de M. Ahmed Rassem l'y ont absorbé au point qu'il n'a pas su regarder le paysage autour de lui, ni Prague, ni la Moldau. Une bonne chose néanmoins : 23° au-dessous de zéro, une réussite aimable qui débute de charmante façon :

« Que ceux qui ne croient plus aux miracles viennent à
Prague voir Ahmed,
marcher sur l'eau de la rivière. »

Il y a dans ces lignes une fraîcheur, une spontanéité véritables auxquelles M. Ahmed Rassem devrait plus souvent se laisser aller.

Les Poèmes d'Espagne sont généralement bons. *Maroukha la Cordobecita* est très couleur locale, mais peut-être que le titre à lui seul séduit. *La Danseuse Espagnole*, quoique travaillée

habilement ne nous fait pas oublier les merveilleuses descriptions chorégraphiques d'Henri de Montherlant dans son livre : *La petite infante de Castille*.

Voilà donc terminé un bref aperçu du livre de M. Ahmed Rassem.

De cet amas de poèmes sans grand lien les uns avec les autres, de cette profusion du verbe, de cette variété un peu étourdissante (parce que derrière elle ne veille au fond pas d'unité sensible), émerge naturellement et avec une assez belle puissance la personnalité de l'auteur.

Dire qu'il est un poète précieux ne résout pas la question. Je crois que c'est avant tout un poète égocentrique : il n'est pas en effet un seul de ses poèmes où le « je », où le « moi » n'intervienne continuellement. Sa personne partout présente nous envahit, s'impose à notre attention jusqu'à nous indisposer un peu, quoi qu'on en ait. Pourquoi ? Parce que sans doute cette individualité si exigeante, si insistante, ne reflète pas toujours ce qu'elle est au fond ; il y a en elle un parti pris de déformation. Est-ce une pudeur naturelle que M. Ahmed Rassem dissimule ainsi ? Je serais assez porté à le croire. Mais c'est grave, car lorsqu'il a envie de pleurer, M. Ahmed Rassem éclate d'un rire qui fait mal, il adopte le sarcasme vulgaire, il tient à « épater le bourgeois » ! Faisons-lui la farce et l'honneur de ne pas nous laisser prendre à ce jeu. Ne lui pardonnons pas non plus son attitude volontairement déplaisante à l'égard de Dieu, de celui qui habite les mosquées comme de celui qui habite les églises. Quel malin plaisir éprouve-t-il à associer ses amours, si charnellement décrites, à des souvenirs islamiques ? Enfin quelle aberration est la sienne quand il essaie de s'identifier au Christ ! Dans *C'est le dernier sourire de Jésus sur la Croix*, M. Ahmed Rassem ose écrire : « L'on sait que, selon la symbolique chrétienne, *le dernier sourire de Jésus sur la Croix* est un sourire de bonté pour l'humanité souffrante, un sourire de pitié pour ceux qui

le torturèrent. Voilà pourquoi j'ai tenu à voir ce titre à la tête de ce recueil.

Car, *pareil à Jésus*, je ne connais ni la haine ni la rancune.

Et je souris aussi.

Mal. Je le sais.

Mon sourire souvent ressemble à un rictus...

Celui de Jésus également... »

L'écrivain a, sans doute, senti l'énormité de la chose, car il ajoute :

« Mais Ahmed n'est qu'un homme qui sourit en passant, tandis que Jésus-Christ est l'Envoyé de Dieu. »

Il n'y a pas que le sourire par quoi l'on puisse (si l'on y tient absolument) ressembler au Christ : il y a l'humilité. Et je ne sais rien de plus bouleversant que l'humilité d'un poète.

Souhaitons que ce talent si original atteigne un jour cette altitude où l'apaisement dépouille le sourire de son humaine vulgarité.

MOËNIS C. TAHA-HUSSEIN.

UN TÉMOIGNAGE.

AVANT-PROPOS.

Ces lettres, absolument authentiques, nous ont été remises avec la charge de les faire parvenir, dès que possible, à la mère du Capitaine G., mort récemment à Damas d'une fièvre typhoïde.

Elles nous font assister au drame intime d'une âme droite qui n'a d'autre crainte que de capituler devant son devoir. Elles nous ont paru si lumineuses, si belles, si capables d'apporter la paix et le courage aux âmes éprouvées de nos temps difficiles, que nous n'avons pas cru légitime de les laisser ignorées jusqu'à des jours meilleurs.

Celui qui en est dépositaire a eu le bonheur de connaître intimement leur auteur : un beau soldat, le fils d'un général de la dernière guerre, — un soldat pour qui la vocation militaire était l'appel de Dieu, une voix de grandeur, de beauté, de don de soi au service de la patrie et de l'humanité, — un soldat pour qui la conscience était tout, et la foi une lumière dont il est nécessaire et bienfaisant d'éclairer la route mystérieuse de la vie, et une force dont il faut vivre pour être à la hauteur des exigences de son destin.

Tel était le Capitaine G., on le verra à ses lettres : digne d'être pleuré, digne surtout d'être envié et de servir de modèle à tous ceux qui n'ont pas craint d'accepter la voie du sacrifice lorsqu'elle s'est offerte à eux, pour la libération de leur patrie, l'accomplissement de leur devoir.

POURQUOI (1).

Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes
 Et choisir le regret d'avecque le remords
 Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts
 Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes

Vous seule vous savez, maîtresse du secret,
 Que l'un des deux chemins allait en contre-bas,
 Vous connaissez celui que choisirent nos pas,
 Comme on choisit un cèdre et le bois d'un coffret.

Et non point par vertu car nous n'en avons guère,
 Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas,
 Mais comme un charpentier s'arme de son compas,
 Par besoin de nous mettre au centre de misère

Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse
 Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux
 Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux
 Et de prendre le mal dans sa pleine justesse

Par ce vieux tour de main, par cette même adresse,
 Qui ne servira plus à courir le bonheur,
 Pussions-nous, ô régente, au moins tenir l'honneur
 Et lui garder, lui seul, notre pauvre tendresse.

· Ch. PÉGUY.

La Tapisserie de Notre-Dame
 Prière de confiance.

(1) Ce poème a été mis, par le Capitaine G. lui-même, en exergue à son cahier de lettres.

VOCATION AFRICAINE (1).

Un jour, en 1916 ou 17, la maîtresse de la classe enfantine où j'étais nous fit la lecture à l'occasion de sa fête. Elle nous lut le récit de la mort de Jean dans le *Roman d'un Spahi* et cette lecture me fit la plus profonde impression. Je n'ai lu le livre de Loti que quinze ans plus tard ; mais, toute mon enfance, je me suis souvenu de la scène : Ce blessé qui agonise sur la terre du Sénégal. Les noirs qui viennent l'achever avec un mauvais poignard rouillé. Et, toute mon enfance, la phrase finale a retenti à mon oreille : « Un peu de sang monta à ses lèvres... et Jean mourut doucement dans un *éblouissement* de soleil. »

Quelle part ce souvenir a-t-il eu dans ma vocation coloniale ? Je ne sais. Toutes ces impressions floues, je les ai retrouvées et précisées lorsque j'ai foulé l'âpre terre d'Afrique ; lorsque j'ai senti le sol me brûler les pieds à travers les semelles et respiré un vent qui semblait sortir de la gueule d'un four. Elles m'ont aidé à comprendre et à aimer

L'AFRIQUE !

Afrique, terre incomparable,
terre mystérieuse,
terre fascinante,

Pour la douceur de tes matins entre la puissance de la Nuit et celle du Jour, le seul moment de la journée où tu sois souriante et presque tendre,

Pour la force de tes midis qui écrase l'homme comme

(1) Ces lignes sont la suite et la fin de ce que le Capitaine G. appelle ses « Carnets de Route » qui rendent compte à sa mère de sa vie en Afrique, jusqu'au jour où commencent les lettres qui suivent.

le fer entre le marteau et l'enclume ; lorsque rien n'amoin-drit la splendeur du soleil qui fait flamboyer les lointains,

Pour la bordure de tes crépuscules rapides et sans fraîcheur ; pour l'heure où couché sur le sable, les bras en croix on attend, altéré, la fraîcheur de la nuit,

Et pour tes nuits, si pures, où les étoiles ne sont plus de vacillantes lanternes accrochées à une voûte, mais des mondes roulant dans un espace dont la noire profondeur donne le vertige,

Et pour tes climats,

Pour la forêt silencieuse qui s'élève au-dessus du marécage, avec ses lianes basses, ses fûts prodigieusement élancés et les frondaisons ; pour le silence qui nous y enveloppe et que les cris espacés et stridents des macaques font paraître ensuite plus épais encore,

Pour la savane dont les hautes herbes arrêtent le vent, entravent la marche, et s'étendent à perte de vue jusqu'à la lisière des galeries forestières ; pour les grandes plaines, marécages en saison des pluies, et steppes brûlées en saison sèche, où s'enfuient des hordes d'antilopes.

Pour le sahel, si monotone, avec ses palmiers doums et ses épineux rabougris,

Mais surtout pour le Sahara,

Pour les immenses chaos de dunes où poussent quelques touffes de hâd et de hoth, mer brusquement figée au plus fort de la tempête,

Pour les plateaux rocheux, aux dalles noires que le soleil fait étinceler, et où s'ouvrent des failles avec tout au fond un lit d'Oued, du pâturage, de l'ombre et quelquefois de l'eau,

Pour le riz, l'immense plaine caillouteuse que rien ne borne, où tremble au loin un perpétuel mirage, où l'horizon ne change jamais et où l'on perd dans une rêverie à demi-consciente la notion du temps et du réel,

Pour les palmeraies ; pour l'ombre chaude, pour l'odeur
de l'eau qui s'écoule dans les séguias ; pour le continuel et
lent balancement des longues palmes dans le ciel,

Pour tout cela,

Pour tout ce que je suis incapable d'exprimer, mais que
je sens si fortement,

AFRIQUE !

Je t'aime...

Jusqu'à la mort...

La mort...

dans un *éblouissement* de soleil.

MA CHÈRE MAMAN, (1)

Je vais tricher un peu.

Il pourrait m'arriver un accident et je pourrais ne pas avoir
le temps ou les moyens de vous écrire une dernière fois.
Alors, je vais le faire à l'avance. — Je sais si bien ce que
j'aurai à vous dire, à ce moment.

Je veux chanter un chant d'allégresse et d'amour.

Je veux chanter ma joie et ma reconnaissance.

Maman chérie, soyez bénie pour m'avoir donné la vie ; la
Vie qui m'a comblé de tant de bonheur. Soyez bénie pour
m'avoir porté dans votre chair et m'avoir mis au monde.

Soyez bénie pour m'avoir donné la Foi. Que vaudrait la
Vie sans la Foi ? Soyez bénie pour m'avoir donné une foi si
solide qu'aucun doute ne l'a jamais atteinte.

Soyez bénie pour m'avoir donné une famille ; pour l'avoir
faite si belle, si unie, si heureuse que je n'ai jamais eu de
pensées plus agréables qu'en elle, dans le passé ou dans
l'avenir, en souvenir ou en espérance. J'ai bien souvent eu

(1) Lettre sans date et que nous croyons bon de placer en tête de la
série ; on comprendra pourquoi en la lisant.

pitii de ceux de mes camarades qui n'avaient pas de famille, ou à qui la pensée de leur famille n'apportait pas une joie sans mélange. Soyez bénie pour l'affection qui règne entre nous tous.

Soyez bénie pour m'avoir élevé, d'abord avec Papa, ensuite, et si tôt, seule. Pour votre fermeté et pour votre douceur et pour votre tendresse qui aplanissait les moments difficiles. Soyez bénie pour les maîtres que vous m'avez donnés, les bons Pères Jésuites à qui je garde tant d'affection et pour les amis que j'ai trouvés chez eux.

Soyez bénie pour avoir été la compagne de Papa. Pour tout le bonheur que vous lui avez donné. Pour l'avoir aidé, soutenu dans les heures d'épreuves, et jusqu'à sa mort. Pour le souvenir de lui que vous avez cultivé en nous, vos enfants, en moi surtout qui l'ai si peu connu.

Soyez bénie pour la force avec laquelle vous avez accepté ma vocation coloniale qui vous causait appréhension et peine. J'ai toujours conservé la lettre que vous m'avez écrite lorsque je vous ai appris ma brusque décision ; lettre douloureuse, mais courageuse et confiante, et qui m'a si souvent mis les larmes aux yeux.

Soyez bénie, non seulement pour n'avoir pas contrarié ma vocation coloniale, mais pour l'avoir si bien comprise que bientôt vous y participiez. Soyez bénie pour avoir si bien compris l'Afrique et pour l'avoir aimée avec moi.

Soyez bénie pour être restée avec moi tout le temps de mon séjour en France, entre mes deux séjours africains. Que de fois au cours des longues étapes, de jour et de nuit, j'ai évoqué notre vie à Paris ; la minuscule cuisine de la rue Francœur, le petit appartement de la rue Villersexel et les bonnes soirées passées ensemble.

Soyez bénie pour votre courage lors de mes départs. La dernière vision que j'emporte de ma maman : c'est à Lyon, dans l'escalier de la maison de la Place Gailleton.

Après un repas léger, nous avons pris le café sans parler. Les paroles sont trop banales à de pareils moments... L'heure est arrivée... Dans l'ombre presque religieuse du vestibule nous nous sommes embrassés bien fort. J'ai descendu la moitié de l'escalier. Quand je me retourne, ma maman est là-haut, sur le palier. Elle a envie de pleurer, mais elle sourit et, seule, sa main qui tremble un peu trahit son émotion. — Alors je m'engouffre dans l'escalier sombre pour ne pas succomber à l'émotion qui me prend à la gorge.

Soyez bénie enfin pour tout l'amour que vous m'avez porté ; pour tout l'amour que vous m'avez inspiré. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour retrouver le doux visage de ma maman, ses yeux noirs, ses cheveux blancs, la caresse de ses mains, celle de ses lèvres, l'odeur de sa joue...

Lorsque je paraîtrai devant mon Juge, Satan, en ricanant, jettera dans un plateau de la balance le paquet de mes fautes et de mes lâchetés. A saint Pierre qui, d'un air sévère, me demandera : « Qu'as-tu à mettre en regard de tant de mal ? » — Je répondrai : « J'ai aimé ma maman comme jamais homme au monde n'a aimé la sienne. » Et mon ange gardien mettra cet amour dans le second plateau et cet amour fera chavirer la balance...

Et la Vierge, Reine des Mères, qui fut tant aimée par son Divin Fils, m'ouvrira tout grand ses bras.

Et voilà pourquoi c'est d'un cœur confiant et joyeux que je vous charge d'embrasser la bonne Taguy, Marie-Aimée, mes frères, sœurs, beaux-frères, belle-sœur, neveux, nièces, spécialement filleuls et filleules, toute la famille, tous mes amis.

Et, qu'en vous embrassant, en pensée, bien fort, je vous dis :

A Dieu !

FRANÇOIS.

Pointe-Noire, Dimanche, 23 juin 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Cette lettre est la première d'une série qui vous parviendra Dieu sait quand.

Dimanche dernier encore, je vous ai écrit sans grand espoir que ma lettre arrive. Aujourd'hui je suis sûr qu'elle ne vous parviendra pas. Et vous parviendrait-elle par un itinéraire détourné qu'elle risquerait d'attirer sur vous et la famille les pires dangers.

Depuis bientôt quatre ans qu'a commencé ce deuxième séjour en Afrique, je vous ai écrit à chaque courrier, à chaque occasion. Depuis plus de 6 mois que j'ai quitté la vie errante des groupes nomades pour la tranquillité des postes, je vous ai écrit tous les dimanches. Je continuerai. Mes lettres s'accumuleront dans mon buvard jusqu'au jour où je pourrai sans danger pour vous, vous les faire parvenir. Dès le début de la guerre j'ai cessé de vous envoyer et même d'écrire des « Carnets de Route ». Je ne sais si je les reprendrai. Ces « Carnets de Route », je les écrivais surtout à l'intention de ceux à qui vous vouliez passer mes lettres et à qui je ne voulais pas livrer le fond de mon cœur. Un « Carnet de Route », ce sont des faits, des impressions, quelques sentiments que l'on peut sans inconvénients faire connaître à n'importe qui. Une lettre, ce sont avant tout des sentiments qui ne concernent que leur auteur, leur destinataire et un tout petit nombre d'intimes, une fleur trop sensible qui se fanera sitôt exposée. Alors, ce qui m'importe aujourd'hui, ce n'est pas de faire pour la galerie un récit plus ou moins coloré de mes voyages. C'est de raconter semaine par semaine, à ma Maman, ce que je sens. Et qu'on ne me dise pas que ces lettres sont inutiles parce qu'elles ne partiront pas. Il y a d'autres moyens que la Poste pour transmettre les sentiments et ceux que j'extériorise en les écrivant s'en iront par un

chemin mystérieux et direct, tandis que le papier restera sur ma table, frapper le cœur de ma maman qui souffre, là-bas, en France occupée.

« La France, attristée, abattue,
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande nation dort d'un sommeil qui tue,
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu ! »

(DÉROULÈDE.)

Je crois en Dieu. Je crois en la primauté des forces spirituelles. Je crois en la parole du Pape. Je crois en la mission immortelle de la France dont il a parlé un jour, à Notre Dame, alors qu'il était venu comme Cardinal-Légat.

Soyez bénie, Maman, pour m'avoir enraciné dans le cœur de telles croyances, si profondes qu'elles résistent à toutes les tempêtes. Si je ne « croyais » pas ainsi, j'abandonnerais lâchement comme d'autres ou je tomberais dans le désespoir...

Le sentiment qui a dominé en moi, avant la douleur ç'a été la stupéfaction. Stupéfaction devant la foudroyante avance allemande. Stupéfaction devant l'absence de réaction. Stupéfaction devant l'impuissance de Weygand à arrêter le flot. Que s'est-il passé? Supériorité écrasante de l'ennemi en matériel? Sûrement. Fautes politiques; fautes militaires? Sans doute. Mais cela ne suffit pas. En 1914 il y avait aussi supériorité écrasante de l'adversaire, il y avait eu aussi des fautes commises.

Alors? Y a-t-il eu chez nous effondrement complet et surtout effondrement moral chez le combattant et à l'arrière? Je le crains.

Mais cela ne suffit pas encore. Cela explique la défaite, mais non la capitulation qui s'annonce. La Pologne a été écrasée, mais elle n'a pas signé sa défaite. La Hollande a été submergée, mais son gouvernement a fui plutôt que de capituler.

Et nous? Nous qui prétendons au titre de première armée du monde, nous avons été écrasés en 45 jours.

Nous qui n'avons jamais failli à notre parole, abandonnons une alliée avec qui nous avons signé un pacte solennel nous engageant à ne pas traiter séparément.

Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas quitté la métropole pour l'Empire? Pourquoi s'engager? Pourquoi? pourquoi?

Je vous embrasse tristement.

FRANÇOIS.

Pointe-Noire, Dimanche 14 juillet 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Depuis quelques semaines tout à la pensée des douloureux événements qui se précipitent j'ai oublié de vous accuser réception de votre lettre du 4 juin arrivée le 24.

Bien mieux, les livres que vous m'avez envoyés par bateau me reviennent après m'avoir cherché à Abéché et Fort Archambault.

Ainsi, malgré l'arrêt des communications c'est encore un peu de vous qui me parvient dans les livres que vous avez cherchés, dans ces paquets que vous avez ficelés, dans cette adresse que vous avez écrite. Votre livre « Plaidoyer pour le Corps », reçu il y a déjà longtemps, m'initie à la mystique des choses et je comprends mieux aujourd'hui ce que contient d'amour la ficelle d'un colis et en quoi elle contribue à la joie de le recevoir.

Le désarroi et l'incertitude dont je vous ai parlé dans mes lettres du 30 juin et du 7 juillet ont quelque peu diminué. D'une part nos chefs, sans prendre catégoriquement position, ont du moins marqué nettement leurs tendances, assez nettement pour ne pouvoir revenir sur leurs paroles sans paraître jouer les girouettes. Sans doute, il se produira avant peu des événements qui les obligeront probablement à prendre position très nette.

D'autre part, j'ai moi-même réfléchi en toute conscience. Faute de plus amples informations et faute de savoir de façon certaine ce que feront nos chefs, je n'ai pas arrêté définitivement ma ligne de conduite. Du moins ai-je longuement posé les éléments de la décision à prendre, lorsque le moment s'en présentera, et les principes qui me guideront. Je ne peux vous en dire plus aujourd'hui.

Je n'ai jamais passé de moments plus pénibles au moral, que cette dernière quinzaine :

— La défaite la plus douloureuse que la France ait jamais subie.

— Un gouvernement que je devrais suivre volontiers si je ne considérais que le passé des hommes qui le composent et quelques-unes des idées qu'il représente. Mais ce gouvernement a accepté la défaite avec une soumission qui ressemblait à un veule empressement.

— Le respect dû à l'autorité établie qui m'a fait jusqu'ici obéir à des gouvernements dont je n'approuvais pas tous les actes. Me départir de ce respect, désobéir à cette autorité, c'est très grave. Et pourtant...

— Le silence de nos chefs. Ils ont pourtant des éléments d'appréciation que nous n'avons pas. D'autres, ailleurs, se sont décidés. Ils se sont parfois rétractés après. Mais la situation, malgré ces renversements était nette. Au lieu que l'équivoque persistant est épuisant.

— Enfin l'inaction. N'avoir rien fait pendant cette guerre. Rien pendant cette défaite. Ne rien faire encore...

Et voilà quelques-uns des éléments de notre désarroi. Il était aggravé par la présence des indigènes qui nous observent, nous écoutent, nous jugent. Nos tirailleurs sont encore indemnes de toute contamination. Nous nous efforçons de ne rien changer à leur existence. Mais ils entendent, chez les civils, des bruits, échos déformés des événements et ils ne comprennent pas. Nous sommes obligés de mentir,

de leur répéter que la guerre continue contre les Allemands et les Italiens, aux côtés de nos amis les Anglais. Soupçonnent-ils nos mensonges?... C'est affreux. De temps en temps, ils viennent aux nouvelles, affirment leur dévouement et demandent à se battre. Pauvres petits !

Au revoir, chère Maman, je vous embrasse très fort.

FRANÇOIS.

Pointe-Noire, 21 juillet 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Nous sommes de nouveau dans l'incertitude au sujet de nos chefs dont les actes semblent contredire les paroles ou du moins l'interprétation que nous donnons à leurs paroles dont la clarté n'est pas le principal mérite. Mais je souffre beaucoup moins de cette incertitude qu'il y a deux ou trois semaines car je ne suis plus en proie aux doutes intérieurs qui m'assiégeaient alors.

Il y a deux ans, j'aurais probablement applaudi la formation du gouvernement Pétain, les méthodes d'autorité qu'il emploie, le coup de balai qu'il semble vouloir donner. Malheureusement ce gouvernement est le gouvernement de la défaite et d'une défaite non pas subie, mais acceptée, et, semble-t-il, préparée même par certains. En 1870, la défaite des Armées impériales amena la Révolution et un changement de régime. Mais le gouvernement provisoire avant de modeler la France selon ses goûts organisa la résistance, leva des armées nouvelles, combattit aux quatre coins de la France, défendit Paris et ne s'inclina, après avoir vainement cherché un ultime appui en Europe, qu'après avoir sauvé l'honneur. La III^e République qui devait tomber si bas dans la suite, n'a rien de louche dans ses origines.

Le gouvernement Pétain n'a pas eu l'énergie farouche et désespérée du gouvernement provisoire de 1870. A peine

créé il a entamé des pourparlers d'armistice alors que la France n'était pas vaincue. Dans ces pourparlers, dans cet armistice, dans les gestes qui ont suivi, il a renié la parole de la France, les engagements pris vis-à-vis de ses alliés. Dans toute notre histoire on n'avait jamais vu cela ! Quoi qu'il fasse ensuite il gardera toujours la marque indélébile de ses origines. Quelque bien qu'il fasse d'autre part, il me fera toujours penser à ces ménages dont l'un des époux est divorcé et qui donnent à tous ceux qui les approchent la saine vision d'un couple parfaitement uni. Les apologistes du divorce se servent de tels exemples pour s'insurger contre l'intransigeance de l'Église. Et pourtant nous savons, nous, que ces unions sont mauvaises en dépit de leurs saines apparences. La fin ne justifie pas les moyens. Le redressement intérieur de la France ne saurait justifier l'acceptation de la défaite et surtout le manque de parole. Ou sinon, il n'y a plus qu'à reléguer aux antiquités le droit, l'honneur et les Forces spirituelles.

Voilà bien longtemps que je n'ai pas de nouvelles de vous, ni de personne. Pauvre maman, qu'êtes-vous devenue dans cette tourmente ? Votre dernière lettre me disait votre intention de rester à Mornant. Les Allemands y sont-ils venus ? Peut-être, puisqu'on a signalé des engagements près de St.-Étienne. Qu'est devenu Louis ? Où sont les autres ? Heureusement toute la famille se trouve en zone non occupée, mais que va être votre existence ? Sans doute y aura-t-il bien des restrictions et beaucoup de misères. Que sera l'existence de tous les petits et surtout des petits ? Je voudrais bien vous venir en aide, mais je ne sais comment actuellement. Dieu fasse que je puisse bientôt par une vie active faire indirectement quelque chose pour vous.

Je vous embrasse bien fort.

FRANÇOIS.

(à suivre.)

CHAGRIN INTIME.

Lorsque j'avais vingt ans, j'habitais avec ma mère dans notre grande demeure de famille à Choubra. J'avais délaissé mes études pour me livrer au jeu et à la dissipation : ma mère me laissait tout faire, à cause de son affection pour le fils unique que j'étais. Pourtant elle ne manquait aucune occasion de manifester son amer chagrin de ma mauvaise conduite et son désespoir de voir que je n'arriverais à rien.

Dans notre maison vivait une jeune orpheline nommée Safa, que ma mère avait élevée depuis son enfance à cause des liens intimes qui unissaient sa famille à la nôtre. Ma mère l'entoura d'une tendresse qui lui fit oublier la perte de ses parents : gamine, puis jeune fille, elle fut considérée comme un membre de notre famille. C'était une chétive petite personne, silencieuse, d'une physionomie douce et agréable. J'avais été frappé de la pureté et de l'attrance de ses yeux, qui rendaient délicat de deviner ses pensées secrètes. Elle vaquait aux soins du ménage et s'en tirait avec l'habileté d'une maîtresse de maison accomplie, déchargeant ainsi ma mère d'une grande fatigue. Elle aimait sa tâche, ne dédaignant pas d'aider les domestiques dans les plus humbles besognes.

Mon inclination pour elle était une chose très normale ; nous avons grandi ensemble et je la traitais comme une parente, ne ressentant pour elle que l'attachement éprouvé par un être envers une personne qu'il voit à tout propos. J'avoue que Safa me portait sur les nerfs par ce souci

invraisemblable qu'elle prenait des affaires de la maison, par cette décence excessive qu'elle montrait en tout, dans sa tenue, sa conversation, ses gestes... Je ne lui cachais pas ma mauvaise humeur et elle répondait à mes airs maussades par un sourire silencieux, peut-être un peu dédaigneux.

Ainsi passaient les jours. Safa logeait dans une petite chambre munie d'une lucarne étroite, une vraie cellule. Cette pièce était voisine de l'aile réservée au personnel, c'est Safa elle-même qui l'avait choisie, la préférant à d'autres, et c'est là qu'elle s'isolait à ses moments de loisir. Quelquefois, mais peu souvent, je l'avais vue dans le jardin occupée à lire : d'ailleurs dès qu'elle m'apercevait, elle se levait et s'en allait, ou encore se bornait à me faire l'aumône de quelques mots. Je m'en étonnais. Et même cette façon de procéder me donna l'envie de connaître son secret.

Il m'arriva un jour de passer devant la chambre de Safa, à un instant où elle était sortie faire quelques commissions avec ma mère. Je sentis un instant mes pieds se clouer au sol devant sa porte, mais une seconde plus tard, je me trouvais dans la chambre, maniant tous les objets qui me tombaient sous la main. J'allai vers son armoire et voulus ouvrir la porte. Celle-ci était fermée : sur-le-champ je pris mon canif et réussis à manœuvrer la serrure. Je lançais un regard à l'intérieur et je n'y vis rien que de normal, des vêtements et du linge. Pourtant j'y fouillai et ma main rencontra au milieu des robes quelque chose de dur que je saisis : c'était un cahier élégamment relié que je fus étonné de trouver là. L'ayant rapidement ouvert, je lus à la première page ce titre : « Confessions ». J'eus un sourire de pitié et je sortis au plus vite, sans avoir l'air de rien, mais j'emportais le cahier. Je m'enfermai dans ma chambre et commençai à lire ces Confessions avec une certaine avidité... Je dus bientôt interrompre ma lecture, gagné par une profonde stupéfaction, et je n'en croyais pas mes yeux. Cet étonnement ne dura pas

et je me laissai aller à de bruyants éclats de rire : je repris ma lecture, car ma curiosité avait doublé. A mesure que j'avancais, mes rires sonores augmentaient. Quelle découverte ! C'étaient les confessions d'une amoureuse qui ne cachait pas ses sentiments, qui y mettait tout son cœur. Safa avait une passion... Et qui aimait-elle?... Elle m'aimait, moi... oui, moi-même...

Deux jours après cet incident, j'étais occupé à nouer ma cravate devant Safa et il me parut évident, malgré la réserve qu'elle s'imposait, qu'elle était en proie à un violent émoi intérieur : un visage soucieux dont chaque parcelle manifestait un trouble général et un chagrin exténuant ; des mains tremblantes comme celles d'une vieille impotente, alourdie par les ans ; de courts instants de honte dont elle s'éveillait toute remuée, éperdue... Je fus, avant tout, en état de comprendre, de lire dans ses yeux qu'elle me soupçonnait du vol du cahier. Aussi je prolongeai mon entretien dans le désir de la pousser à formuler cette accusation, mais elle baissait les yeux et ne me répondait que par monosyllabes. Et au moment où sortit de mes lèvres un rire moqueur, je la vis trembler tandis que s'imprimaient sur sa physionomie les traces d'une douloureuse consternation.

Je la suivis une fois jusqu'à sa chambre sans qu'elle s'en aperçût et j'écoutai à la porte... Elle se promenait de long en large, à travers la pièce, à pas mal assurés, puis je perçus qu'elle se jetait sur son lit, j'entendis ses sanglots, ses suffocations oppressées comme le sifflement d'une bassine qui bout. Je revins sur la pointe des pieds sentant en mon cœur monter une sensation de gêne et de regret.

Son état me fit peine et je me résolus à lui rapporter son cahier. Un jour, je songeais au moyen à employer pour cela, je la vis soudain devant moi...

Elle était pâle comme une morte, sa respiration était précipitée, ses yeux exorbités lançaient un éclat terrible. Elle me regarda dans un silence qui m'impressionna,

puis elle me tendit sa main, me disant à voix basse, mais sur un ton de commandement :

— Rendez-moi le cahier.

Je me levai sans hésiter, retirai le cahier de l'endroit où je l'avais serré et le lui tendis. Cela se fit en un très court instant et de la façon la plus simple du monde. Elle sortit en courant et il me sembla que ses pas me faisaient entendre : « Vil... bas... Vil... bas... »

Je voulus rire, mais ce me fut impossible : j'ouvris la fenêtre pour aspirer l'air à pleins poumons.

Safa ne reparut plus de la journée et je fus pris d'un désir de lui être agréable. J'allai jusqu'à la porte de sa chambre, mais arrivé là, j'étais perplexe, comme idiot, ne sachant que faire... Je passai une soirée maussade et une nuit pénible, et pourtant je cherchai à me donner du courage : « Pourquoi tout ce trouble ? A cause de cet incident sans importance?... »

Le lendemain matin ma mère vint m'éveiller et me dit dès que j'eus ouvert les yeux :

— Safa n'est pas dans la maison.

— Où est-elle partie ? criai-je.

— Nul ne le sait.

Je sautai du lit et courus à sa chambre. Elle était dans un état de complet désordre : j'y fouillai et y fis même des recherches minutieuses, mais je ne trouvai rien qui pût éclaircir le mystère de sa fugue.

*
* *

Je consacrai de nombreuses journées à une enquête, interrogeant les voisins, posant des questions aux domestiques, échafaudant des hypothèses, dressant des plans, fouillant les endroits les plus proches comme les plus lointains... Ce fut en vain.

Finalement un désespoir démesuré s'empara de mon cœur et j'acquis la conviction qu'un malheur lui était

arrivé. Mon cerveau bouillonnait et je sentais un remords cuisant pénétrer le fond de mon être : je ne pouvais même plus respirer librement. J'étais dès lors certain d'être seul responsable de l'aventure de cette jeune fille. Mes nerfs commencèrent à me trahir : au moindre mouvement que j'entendais à proximité, je sursautais de terreur, de crainte de voir rapporter par des inconnus son cadavre souillé de sang.

À mes courts instants de répit, je me rappelais ses allées et venues dans la maison, avec son costume simple, son attitude courageuse. Je m'étonnais d'avoir si souvent raillé son amour du travail et ses goûts modestes, puisque ces deux tendances étaient maintenant l'occasion d'une appréciation bienveillante de ma part.

À mesure que les jours s'écoulaient, je me confinai de plus en plus à la maison, je sortais très rarement... Je me mis à réfléchir longuement sur mon genre de vie, furieux contre moi-même et atteint d'une affreuse neurasthénie.

*
* *

Trois années s'écoulèrent sur cet événement ; j'avais déménagé avec ma mère pour occuper à Roda un petit appartement où nous vivions modestement après que j'eus payé mes dettes et mis de l'ordre dans mes finances.

Je m'acharnais sur mon labeur, auquel je me donnais tout entier et je fus récompensé d'avoir résolument modifié ma façon de vivre par une prospérité continue de mes affaires. Mais je restais des heures devant la photographie de Safa ; j'étais ému de cette contemplation, songeant au sort de la jeune fille, me demandant quelle mort avait pu l'atteindre. Qu'est-ce qui avait pu se passer dans son cœur au moment de son départ ? Devant son image j'étais en proie à un immense chagrin, sentant monter dans tout mon être une extrême compassion. Combien de fois m'étais-je imaginé qu'elle était vivante,

hypothèse que j'accueillais avec une joyeuse émotion, résolu à reprendre avec énergie mes recherches à son sujet !

Mais mon travail me fatigua bien vite et finit par altérer ma santé : le médecin me prescrivit de partir pour une région saine, d'un excellent climat, pour m'y reposer. Je choisis le Liban.

Arrivé à Beyrouth, je décidai d'y passer la nuit et descendis au *Nouvel Hôtel d'Orient*, qui donne sur la mer. Je m'étendis paresseusement sur mon lit, jouissant délicieusement de mon oisiveté. Les cris des baigneurs m'arrivaient étouffés, atténués par la hauteur des trois étages, car j'avais élu domicile dans la plus haute chambre.

C'était une nuit de pleine lune, une de ces nuits qui invitent les poètes à chanter et qui insufflent aux cœurs amoureux des espoirs chimériques... Je résolus de dîner sur mon balcon, car le restaurant de l'hôtel n'était au fond qu'un dancing où affluaient chaque nuit de nombreux viveurs qui y restaient jusqu'à l'aube, à écouter le jazz et à regarder les danses variées du spectacle... On frappa à la porte : la servante me demandait la permission de faire le lit et de mettre la chambre en ordre. Elle me tendait en même temps un prospectus de couleur voyante, — un programme de théâtre, — et me dit dans un sourire :

— C'est une troupe d'étoiles, une troupe nouvelle qui débute chez nous avec des danses originales.

Je jetai un rapide coup d'œil sur l'affiche :

— C'est une troupe en tournée, sans aucune importance, à ce qu'il me semble.

— Je vois que Monsieur désire passer la nuit au calme, loin du vacarme.

— T'imagines-tu que je vais perdre ma nuit à voir une troupe du genre de celle-ci?...

Mais à cet instant mon regard tomba sur la photographie d'une des danseuses, et mon attention fut soudain attirée : je repris le programme que j'examinai de plus

près. Je le mis toutefois de côté, riant en moi-même, et je renouai ma conversation avec la servante :

— Pourrais-tu apporter mon repas ici? Je voudrais dîner sur le balcon.

— Avec plaisir, Monsieur.

La servante prépara le lit. J'étais debout, silencieux, absorbé par mes réflexions. Puis ma main saisit le programme et je me surpris à regarder avec une vive insistance la photographie de la danseuse. Son nom était écrit en dessous : « Fleur de Val ».

— Est-ce que ce sont les véritables noms de ces danseuses? demandai-je à la servante.

— Oh! non, des noms d'emprunt.

Puis elle ajouta, moitié rieuse, moitié railleuse :

— Violette, Perle, Fleur de Val...

— Il semble que les jeunes filles de la troupe soient toutes Syriennes.

— Ne vous fiez pas aux apparences, Monsieur. La troupe renferme des femmes d'origines diverses, des Grecques, des Arméniennes, des Égyptiennes...

— Quoi, des Égyptiennes aussi?

Je sortis sur le balcon, assez oppressé : un flot de pensées m'assaillaient pendant que je jetais sur la mer de vagues regards. Quelques secondes après je rentrai dans la chambre et dis à la servante :

— Pour le dîner, j'ai changé d'avis. Je prendrai mon repas au restaurant. Dites qu'on me retienne une petite table.

— Bien, Monsieur... Bonsoir.

— Bonsoir.

Lorsqu'elle eut disparu, je m'habillai, sentant un trouble m'envahir et, avant de quitter la pièce, j'enfouis le programme dans ma poche.

Je me mis à table, en proie à des sentiments confus : je respirais mal, tout me semblait insignifiant et j'étais porté à me moquer de moi-même... et bien d'autres pensées agitaient ma cervelle. Le programme était là étalé devant moi et j'y jetais un coup d'œil de temps en temps.

Dès que j'eus fini, je me dirigeai vers la salle de danse, où je choisis une place près de la scène... Le spectacle commença. L'atmosphère s'emplit des vibrations de l'orchestre, du bruit des danses et des chants, tout cela mélangé au vacarme des allées et venues, au milieu du tourbillon des femmes et du heurt des verres. L'endroit devenait tumultueux, c'était un fracas qui vous ébranlait jusqu'à la moelle des os et vous assourdisait les oreilles... Enfin la troupe des Étoiles parut, et je me mis à devisager chaque visage l'un après l'autre. Je découvris enfin « Fleur de Val » et mes yeux s'attachèrent à elle sans la quitter. Je me sentais trembler. Dieu ! Quelle ressemblance étrange ! Mais comment ? Ce n'est pas possible ? Quel rapport entre l'indécence présente et la modestie d'antan ? Je sentais mon cœur se fondre. Je ne la perdais pas de vue pendant que son corps chétif se trémoussait sur la scène, s'offrant avec effronterie à des regards concupiscent. Elle souriait dans le but évident de conquérir les cœurs faibles... Tous ses gestes étaient accomplis avec un impudent abandon... J'étais tellement bouleversé que je m'enfuis en toute hâte. Je pris la rue longeant la mer dans le dessein de humer l'air du large : des bouffées de brise fraîche me frappaient continuellement le visage, c'était comme si l'on avait versé de l'eau sur ma tête pour me reconforter... Finalement je retrouvai mon calme. Je ne m'étais pas trop éloigné de mon point de départ, ayant fait plutôt les cent pas dans la rue... Je revins vers l'hôtel et stationnai devant la porte de la salle de danse sans m'arrêter à une décision. Un garçon en sortait au même moment :

— Savez-vous, lui demandai-je, dans quel hôtel est descendue la troupe des Étoiles ?...

L'individu me jeta le coup d'œil entendu d'un homme au courant. Je mis la main à la poche pour prendre quelques pièces de monnaie, et ce geste lui délia la langue.

— A l'hôtel *Abou Arif*, à Bab Idris.

Je lui donnai un pourboire et sautai dans une auto qui m'amena dans un petit café face à l'hôtel *Abou Arif* : je m'installai dans un coin à l'écart, d'où je pouvais observer l'immeuble, qui était en fait une pauvre construction délabrée.

Des heures se passèrent à attendre et j'envisageai l'avenir sous toutes ses faces : j'arrivais toujours à des résultats contradictoires qui augmentaient mon irrésolution et ma tristesse... Enfin je la vis arriver avec un groupe de ses camarades : toutes bavardaient et riaient à qui mieux mieux... Son rire m'impressionna et enleva mes derniers doutes... Je parcourus le trottoir à pas précipités, puis je me dirigeai vers l'hôtel et frappai pour me faire ouvrir...

Quelques instants plus tard, je me trouvais devant la chambre qu'on m'avait désignée : mon cœur battait dans ma poitrine lorsqu'après avoir heurté à la porte j'entendis qu'on me disait d'entrer. Mais je ne pouvais plus faire un pas en avant et j'avais plutôt la velléité de m'enfuir. C'est alors que la porte s'ouvrit et que je me trouvai en face d'elle. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle fut comme hébétée, et son visage avait pris la pâleur de la mort... Pendant quelques secondes, nous n'eûmes ni l'un ni l'autre la force d'articuler un mot. Enfin elle me toisa avec colère et mépris :

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

Je ne répondis rien... Elle poursuivit :

— Que désirez-vous savoir de plus ? N'avez-vous pas plus tard joui de votre reste?... Sortez... Je vous chasse.. Entendez-vous?...

Et du doigt elle me montrait la porte. Mais je restai sans bouger, les bras ballants, à l'examiner. Elle reprit :

— Que regardez-vous ?

C'est avec la plus entière sincérité que je lui répondis :

— J'attends de vous une parole de pardon.

Son visage montra quelque émotion, mais elle garda

le silence. Je continuai mon discours avec la même flamme sans changer de place :

— Pendant trois années entières je n'ai cessé de penser à vous, et j'ai employé tout mon effort et ma perspicacité à vous rechercher : je n'ai pas réussi. Si je n'avais pas été convaincu que vous reviendriez un jour, j'aurais vécu dans une mortelle inquiétude. Maintenant je ne vous quitterai plus jamais... Vous reprendrez la vie commune avec moi, comme par le passé, mais vous trouverez auprès de vous un homme sensé, affectueux et tendre.

Je m'avançais vers elle pour lui tendre la main :

— N'avez-vous pas compris plus tard, Safa... que je vous aimais ? Jamais je n'ai ressenti pour aucune autre créature l'amour dont je brûlais pour vous...

Aux regards qu'elle me lançait je la crus folle. Entendait-elle mes paroles ? Moi-même je me demandais si mes déclarations étaient sincères ou bien si je m'étais livré à une de mes cyniques plaisanteries.

Je l'entendis bredouiller d'une voix mourante :

— Allez-vous en ! Ayez pitié de moi...

Je lui baisais les mains :

— Pardonnez-moi... pardonnez-moi !

Je la vis soudain se cacher le visage dans ses mains : elle pleurait. Elle sanglotait comme un enfant qui implore la protection de sa mère, et murmurait dans un souffle :

— En vérité, je ne suis pas digne de vous... je ne mérite pas tout cela.

Je la fis asseoir à côté de moi et la serrai dans mes bras :

— Nous ne nous séparerons plus, Safa, lui dis-je. Rien ne pourra plus nous désunir.

Je ne m'arrêtai plus de parler, lui racontant ma vie après sa disparition, lui décrivant les délices de notre existence future, la joie de ma mère lorsqu'elle apprendrait son retour... Je lui parlai longuement de moi, de ma mère, de l'avenir, mais je ne lui demandai aucun renseignement sur sa vie depuis son brusque départ.

... Je sortis de sa chambre. L'accord le plus complet régnait entre nous : je repasserais le jour suivant et nous rentrerions ensemble en Égypte.

*
* *

Le lendemain, de très bonne heure, je me rendis à l'hôtel *Abou Arif* et grimpai à sa chambre. Je frappai à la porte ; aucune réponse. J'entrai dans la pièce et la trouvai vide. J'appuyai mon regard autour de moi et mes yeux tombèrent sur une enveloppe placée en évidence sur la table de toilette. La suscription était à mon nom. Ce ne fut pas sans appréhension que je m'en emparai et que je la décachetai. Je lus :

« Excusez-moi si je ne tiens pas ma promesse envers vous... Mille mercis pour votre bonté d'hier soir... Adieu !...

Safa. »

Je m'en allai, la lettre à la main, la tête basse, à pas lents.

Mahmoud TEYMOUR.

Traduit de l'arabe par Gaston WIET.

«IGLOUS» DE NEIGE.

Quand le printemps revient après huit mois d'hiver, huit mois de lutte contre le froid, contre la faim, contre la mort, les Esquimaux se révèlent poètes. Au retour de la chaleur et de l'eau libre, du poisson et du caribou, au retour du printemps, les Esquimaux chantent sous leurs tentes, chantent et dansent leurs aventures de l'hiver, leurs chasses, leurs deuils et leurs souffrances.

*
* *

Il faut savoir gré à M. Jean Gabus de nous avoir transcrit et traduit les textes de ces poèmes dans un livre récent sur sa mission ethnographique à la baie d'Hudson. Étude solide et attrayante d'une région polaire et de ses peuplades. Les mœurs du trappeur, les tempêtes de neige qui soufflent, vents de folie, pendant des semaines entières, la hardiesse du chasseur, quand il faut repartir en traîneau avec les chiens à demi-morts, pour errer dans le « barren-land », le cœur inquiet, traqué par la hantise de la misère et de la faim, si l'on revient sans viande à l'« iglou » de neige.

Tourments réels et prolongés que l'auteur d'*Iglous* (1) décrit aussi simplement qu'il les a vécus, en compagnon courageux de ces rudes chasseurs de phoques et de caribous. Le

(1) Ed. Attinger. Neuchâtel 1940.

froid, le gel, l'ouragan. L'odeur de poudre qui tend les nerfs. Et sous la tente en peau ou dans l'abri de glace, l'hygiène trop sommaire, la nourriture trop faisandée, la température trop basse. Rien n'a rebuté l'explorateur, qui a pu suivre le programme qu'il s'était tracé et rapporter en Suisse des objets de collections, des disques reproduisant les chants du folklore, un film et divers trésors, destinés aux musées de Bâle et de Neuchâtel. Et maintenant qu'il est rentré dans son pays pour endosser l'uniforme gris-vert et dresser des chiens d'armée, il vient d'enrichir son étude de psychologie sociale par ses souvenirs de voyage. Tableaux du Nord, tableaux de chasse surtout, pour illustrer l'instinct de conservation et le sens impérieux du devoir chez des êtres primitifs, préoccupés de garder un peu de chaleur et de ne pas mourir de faim, si fiers de chasser pour se protéger des bêtes et nourrir leur famille. Et si pour les Esquimaux, la chasse revêt tant de noblesse, c'est qu'elle est pratiquée sous la menace des calamités naturelles et que chaque proie abattue représente une victoire sur plusieurs adversaires à la fois. Et sous le grand ciel des glaces, à l'appel de ces devoirs instinctifs, quels actes héroïques sont capables d'engendrer l'amour si discret et la passion si profonde, au cœur des Esquimaux !

*
* *

Devant leurs femmes accroupies en demi-cercle, les chasseurs s'emparent à tour de rôle du tambour des sorciers.

Le grand Arlok chante ses mélopées :

*« C'est le temps de partir
Le temps où les glaces vont s'en aller
Où elles vont courir dans la mer,
Jouer avec les vagues,
Chanter pour le phoque,*

*Se moquer des bateaux.—
 La glace est méchante,
 Elle voudrait bien me manger,
 S'ouvrir en deux,
 Pour avaler le traîneau,
 Pour m'avalier moi — aussi —
 Elle voudrait encore,
 M'emporter sur son dos,
 Me conduire loin,
 Très loin sur la mer,
 Et m'oublier là-bas!
 Oh! que je me sauve!
 Vite que je coure!
 Que les chiens sautent par-dessus un trou!
 Qu'ils sautent par-dessus un autre!
 Le traîneau grince,
 Il pleure sur la glace,
 Il dit qu'il a peur.
 J'ai peur moi aussi,
 Je ne me sens plus de dedans!
 Mais je vois un phoque,
 Un gros phoque!
 Je le tue.
 Oh! il est gros!
 Qu'il est gras!
 La viande est pour mes chiens,
 La peau est pour ma femme,
 Et la graisse,
 Toute la graisse est pour moi!»*

Le petit Kridlok, un chasseur maigre et chétif, de la taille d'un enfant, rythme un chant à sa mesure :

*« Le soleil me regarde un peu,
 La neige fait de petites bosses,*

Elle est comme des montagnes
Je me cache derrière une montagne,
Je vois un caribou,
Un beau caribou gras !
Je vise,
Je vise bien,
Je tire !
Mais le caribou s'en va !
Et je reste seul,
Tout seul dans la neige.
J'ai bien froid,
J'ai bien faim,
Mais je ne suis pas mort,
Pas encore cette fois ! »

*
* *

Ces chants d'Arlok, de Kridlok et d'Alariak, que M. Jean Gabus a enregistré sur disques pendant ses deux années de vie commune avec les Esquimaux, n'apparaissent pas exactement sous la forme transcrite ci-dessus. Certaines paroles sont constamment reprises et répétées, selon l'humeur du danseur. Elles sont longuement coupées de mélopées et de refrains chantés en canon par les femmes. Si bien qu'un chant au texte très court peut durer une demi-heure, une heure ou même davantage.

D'autre part, la langue des Esquimaux est une langue agglutinante, dont les possibilités sont infinies et qui crée ses mots — au fur et à mesure de ses besoins — en agglomérant leurs radicaux sans les fondre complètement. Langue difficile, aux ressources innombrables, langue subtile, qui réserve plus d'une surprise quand on découvre que certains mots du langage chanté n'ont pas le même sens que dans le langage courant.

*
* *

Au cours d'une soirée consacrée au deuil, M. Jean Gabus a vu le vieux chasseur Alariak prendre le tambour de ses mains frêles et le battre sourdement. Roulement lugubre... Appel à l'esprit d'un mort.

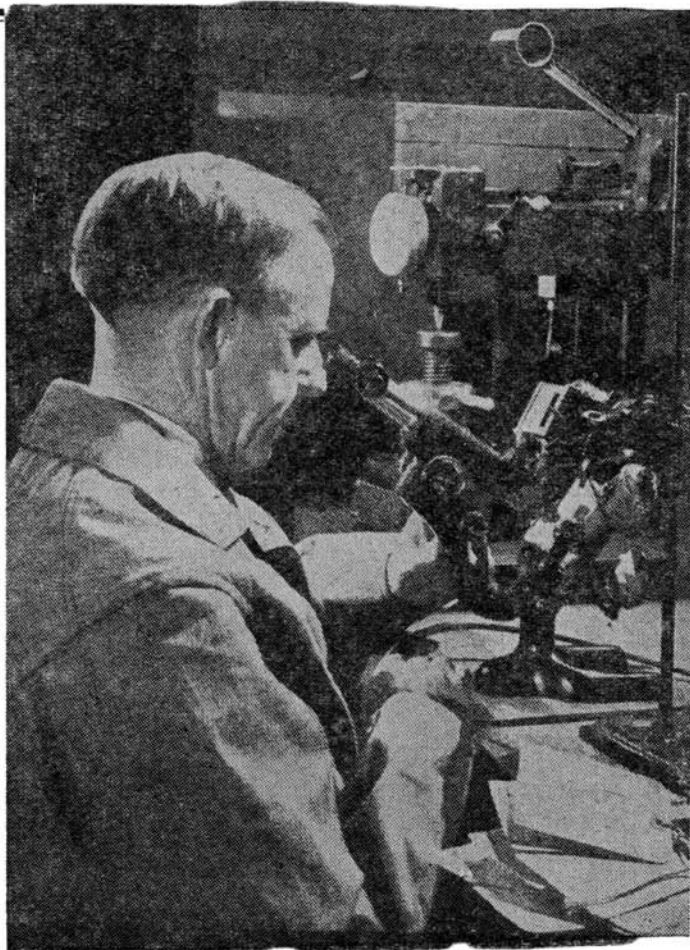
Les hommes lâchèrent leurs pipes. Les femmes cessèrent leur babillage. Et le chasseur gémit, comme s'il sentait une présence invisible.

*« Un homme partait,
Il partait seul ;
Il marchait dans le vent,
Il marchait dans le froid.
Il allait à la Grande Montagne.
Dans la neige, il vit quelque chose,
Ce n'était pas un lièvre,
Ce n'était pas une perdrix,
Quelque chose de froid ;
Des mains qui sortaient de la neige,
Des pieds qui sortaient de la neige,
Des mains rongées par les renards,
Des pieds rongés par les loups,
Le père regarda,
Regarda sans dire un mot.
Il battit la neige des habits,
Il souffla sur les yeux
Il souffla sur la bouche
Il appuya son cœur,
Son cœur contre l'autre cœur.
Mais le fils resta froid,
Restait dur comme une pierre,
Immobile comme la glace.*

*Et pendant trois nuits
Le père ne pensa plus
Il perdit son chemin,
Il oublia la route,
Il n'avait plus de lumière,
Plus de lumière dans la tête.
Maintenant le père chante,
Il chante sous la tente,
Il chante avec les Esquimaux
Et tous ensemble ils chantent,
Ils chantent pour le fils,
Tous ensemble ils chantent! »*

Ce vieux chasseur chantait la mort de son enfant, gelé deux mois auparavant. Et selon les tabous, dans ce poème si simple, jamais il ne prononçait le nom de son fils. Pudeur admirable des primitifs devant la douleur.

Jean DUPERTUIS.



Les rides qui proviennent de la vieillesse NE SAURAIENT
ÊTRE COMBATTUES, mais celles que la myopie cause
DISPARAISSENT AVEC L'USAGE DE LUNETTES
PARFAITEMENT ADAPTÉES.

POUR UNE VISION PARFAITE :
VALAVANIS

27, rue Soliman Pacha, Tél. N° 55199

LE CAIRE

DERNIERS OUVRAGES PARUS

Aux éditions de la REVUE DU CAIRE

DR ÉTIENNE DRIOTON

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN



PIERRE JOUGUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Révolution dans la défaite



GASTON WIET

POSITIONS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis un an, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis un an tous les numéros de la *R. d. C.* ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

VOTRE VOITURE

1939

DOIT POUVOIR DURER

1940

AUTANT QUE

1941

LA GUERRE

1942

**EMPLOYEZ
DE PRÉFÉRENCE**

?



Éditions de la REVUE DU CAIRE

MARIE CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

GASTON WIET :

Le Sultan Baibars

Positions

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par GASTON WIET.

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

GEORGES DUMANI :

La Paix du Soir

Vues sur la guerre

PIERRE JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce
Révolution dans la défaite

MARGUERITE BOLANACHI :

Atmosphère

GÉRAUD JOUVE :

Mon Séjour chez les Nazis

ÉTIENNE DRIOTON :

Le théâtre égyptien

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,
GASTON WIET.

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.